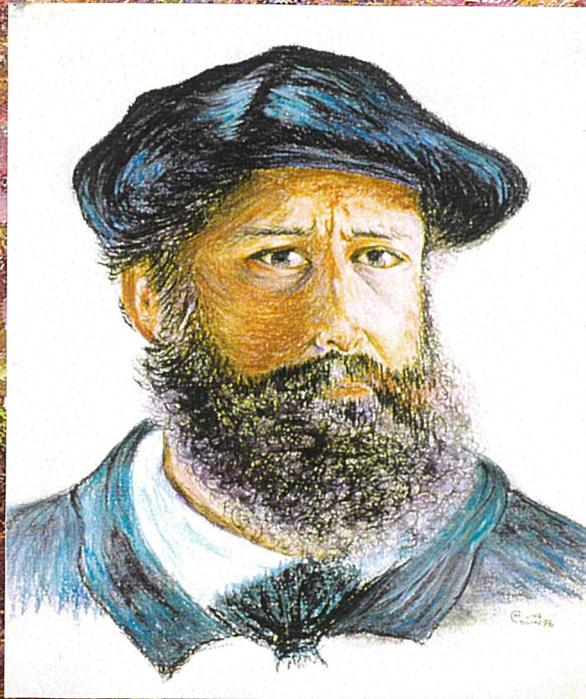
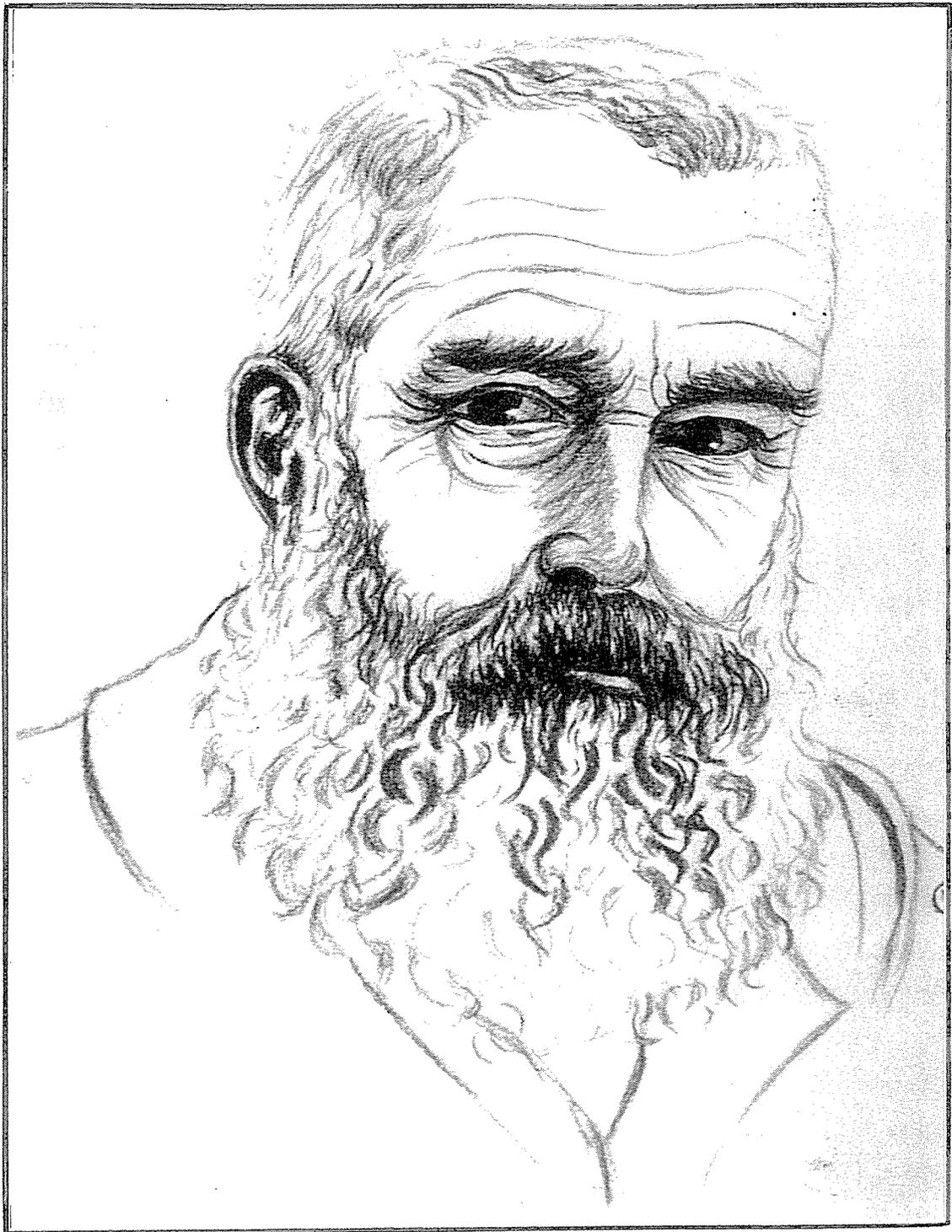


CLAUDE MONET

A FRESSELINES



PRINTEMPS 1889



**PORTRAIT DE CLAUDE MONET PAR MARIE LINE COLIN**

# 1889 : CLAUDE MONET A FRESSELINES

1889 : Le siècle se termine. A Paris l'exposition universelle offre aux yeux du monde un chef d'œuvre tout de fer symbole de la révolution industrielle : une tour haute de quelques trois cents mètres conçue par Gustave Eiffel.

Mais les campagnes françaises et la campagne Creusoise en particulier sont loin de connaître encore de telles innovations.

Fresselines compte 1886 habitants répartis comme aujourd'hui dans une quarantaine de villages. La population est jeune, les familles nombreuses et la terre peu productive les nourrit difficilement : beaucoup partent pour les chantiers de la capitale : ils seront maçons, charpentiers, tailleurs de pierres... Le chemin de fer qui dessert Saint-Sébastien, Dun le Palleteau favorise cet exode.

Dans le bourg, l'activité s'organise autour de la place ombragée de l'église ; les épiceries, des cafés et hôtels mais aussi des fermes, des charrons, des maréchaux-ferrants ; les rues ont des allures de chemins plus ou moins bien empierrés empruntés par les charrettes aux roues cerclées de fer avec lesquelles on se rend aux moulins et battoirs à chanvre installés sur les rives des deux Creuse à Vervy, Puy-Guillon, Puy-Rageau...

Les deux Creuse, elles sont le handicap et le charme de ce pays à leur confluence, le handicap parce qu'elles rendent difficile l'accès au bourg par leurs vallées encaissées, le charme par le pittoresque des côtes abruptes hérissées de rochers à nu et que teintent selon les saisons le jaune des genêts, le mauve des bruyères et le roux cuivré des fougères.

Ce sont ces « falaises » de schistes, ces « blocs » qui dominent les eaux tantôt tranquilles, tantôt rapides qui séduisent depuis de nombreuses années déjà les peintres paysagistes devenus adeptes du pleinairisme ; ils sont nombreux à venir fascinés par la lumière incomparable des aurores et des fins de journée depuis que les peintures en tubes leur permettent de quitter leurs ateliers. Ils se retrouvent à Gargillesse, Crozant, Fresselines.

A Fresselines, c'est un poète installé là depuis quelques années qui les rassemble : Maurice Rollinat après ses succès parisiens au Cabaret du Chat Noir et la publications des Névroses (1883) a choisi de retrouver l'atmosphère des « Brandes » berrichonnes. Sa maisonnette de la Pougé à quelques centaines de mètres du bourg et tout près aussi de la Petite Creuse devient vite un lieu où se rassemblent les amoureux des arts et des lettres, un lieu que fréquentent aussi les relations parisiennes du poète.

Gustave Geffroy est de celles-là. Journaliste à « La Justice », il est au carrefour des cercles politiques, artistiques, littéraires ; ami de Clemenceau, de Rodin, de Monet, il a été fasciné par la personnalité et la poésie de Maurice Rollinat. Il a défendu le poète des « Névroses », publié un article élogieux sur « l'Abîme », tout comme il a été fasciné par Claude Monet depuis leur rencontre à Belle-Ile.

Monet qui sait que la Vallée de la Creuse est un lieu de prédilection pour la peinture de paysage accepte l'invitation de Maurice Rollinat que lui transmet Gustave Geffroy et en ce début d'année

1889, en février, au cœur de l'hiver, il parcourt en compagnie de son hôte, la campagne fresselinoise.

Les sites qu'il découvre l'impressionnent au point de revenir très vite en fixer les images sur la toile : un séjour qu'il souhaite court afin de pouvoir ensuite gagner Crozant mais qu'un printemps perturbé fera durer dix semaines, dix semaines de travail difficile où l'exaltation cède au découragement, l'envie de réussir à l'inquiétude, comme nous le révèlent les quelques 69 lettres qu'il expédie du bureau de poste de Fresselines...

Sur les 23 toiles qu'il réalise, la moitié environ ont pour sujet le confluent des deux Creuse, cet abrupt rocheux que nous avons coutume d'appeler « La Tête à Voltaire » et qui domine « les eaux semblantes ». Parmi celles-ci neuf adoptent un point de vue identique ; seuls diffèrent la lumière, la luminosité, le choix des couleurs.

Elles peuvent être considérées comme la première véritable « série » de l'artiste.

L'œuvre fresselinoise de Claude Monet fut présentée en partie à Paris à la Galerie Petit dès juillet 1889 à l'occasion de l'exposition universelle. Elle était associée à des sculptures de Rodin.

Sans doute n'est-elle pas représentative de l'ensemble de l'œuvre du maître de l'impressionnisme sans doute donne-t-elle de la Creuse « d'une sauvagerie terrible » une image sombre, austère comme l'est sans doute celle des hivers creusois quand les arbres sont dénudés et les ciels gris avant la renaissance de la végétation. Mais ne marque-t-elle pas un tournant dans l'évolution artistique du peintre : cette idée d'un même motif étudié aux diverses heures du jour et sous des lumières différentes, ces « séries », qui deviendront célèbres avec les « Meules » de Giverny et la cathédrale de Rouen...

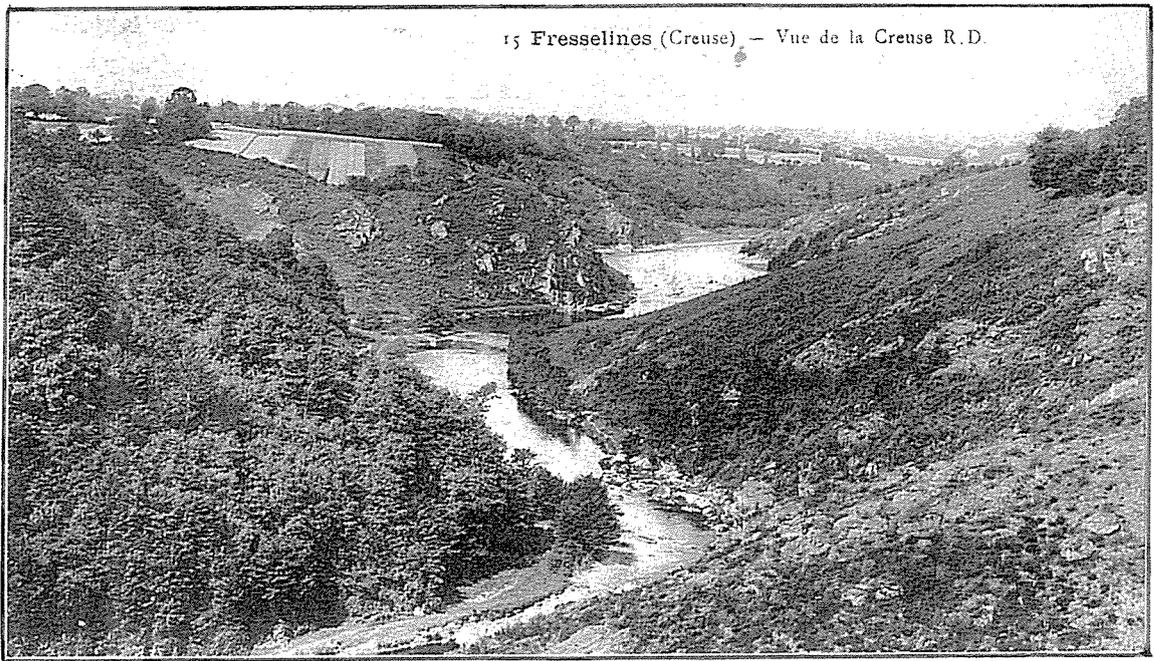
2000 : Un autre siècle s'achève : la Tour Eiffel qu'un collectif d'artistes avait décrié est devenue un symbole de Paris ; Claude Monet est considéré comme l'une des plus grandes figures de la peinture et les paysages de Fresselines sont disséminés dans les plus grands musées du monde ; les évolutions techniques ont bouleversé notre manière de vivre et l'action des hommes sur le paysage s'en est profondément ressentie.

La mécanisation de l'agriculture, l'emploi des engrais et des amendements ont permis l'augmentation des rendements des terres labourables et conduit à l'abandon progressif des zones accidentées, les pentes des vallées en particulier, autrefois zones de pacage des moutons ou de récolte des fougères pour la litière des animaux. La nature a repris ses droits, la végétation de feuillus a colonisé ces espaces, masquant les rochers, faisant disparaître les bruyères. Les motifs de Claude Monet sont transfigurés et des lieux où il posa son chevalet pour peindre le « bloc » et « les eaux semblantes » il pourrait aujourd'hui à peine en discerner les contours .

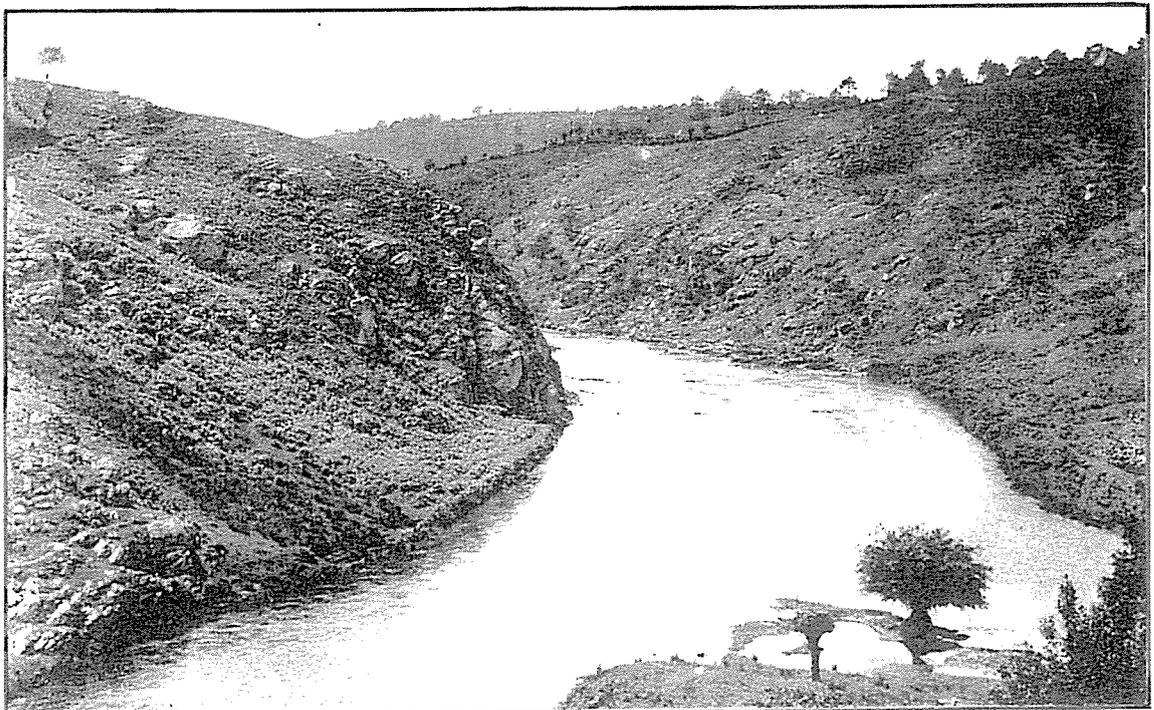
Aussi son œuvre demeure-t-elle pour ceux qui cherchent dans le patrimoine le prétexte à un enracinement, un témoignage de l'aspect paysager de nos vallées auquel il a ajouté la dimension artistique et poétique.

Les textes qui suivent, scientifiques pour les uns, plus romancés pour les autres, évoquent ces quelques semaines et les documents qui les accompagnent ont pour objectif de mieux faire connaître cette courte période à laquelle reste attaché l'un des plus grands noms de la peinture dans le monde.

Jean-Claude DUGENEST  
Maire de FRESSELINES



**LES VALLEES DES DEUX CREUSE  
ET LE SITE DU CONFLUENT TELS QU'ILS APPARURENT  
A CLAUDE MONET EN 1889 : « UN MONDE MINERAL »**



# **LE SEJOUR DE CLAUDE MONET A FRESSELINES**

**Amédée CARRIAT**

Amédée CARRIAT qui a publié un dictionnaire très complet des « Auteurs du Pays Creusois et des écrits le concernant », a rédigé en 1983 une étude sur « le séjour de Claude MONET à FRESSELINES » qui nous permet, par l'analyse qu'il a faite de sa correspondance, de le situer dans le temps avec exactitude. Par l'évocation des relations de MONET avec ses hôtes, de ses difficultés liées à un printemps exécrationnel et par la liste de ses œuvres fresselinoises, elle constitue un document précieux pour qui s'intéresse au maître de l'impressionnisme.

Deux toiles datant du séjour de Monet à Fresselines figuraient dans l'exposition « Claude Monet au temps de Giverny » organisée par le Centre culturel du Marais, du 6 avril au 31 juillet 1983. C'est l'occasion, en mettant à profit le riche catalogue qui l'accompagnait et, mieux encore, le monumental Catalogue raisonné de Daniel Wildenstein, malheureusement hors de portée des bibliothèques modestes, d'apporter ici à l'article déjà lointain d'A. Cléret un certain nombre de mises au point et de compléments.

## QUERELLES DE DATES

Depuis l'ouvrage de Gustave Geffroy, sur lequel A. Cléret s'était exclusivement fondé, et dont une réédition récente est enrichie d'une judicieuse annotation, les monographies sur Monet se sont multipliées, auxquelles des catalogues d'expositions récentes (Chicago, 1975 ; Boston, 1977 ; New York, 1978 ; Paris, Grand Palais, 1980) apportent çà et là des précisions complémentaires sur l'historique des œuvres. Tout fervent qu'est le livre de Geffroy, et si plein qu'il soit de « générosité morale » (C. Mauclair), il n'échappe pas toujours à l'approximation du souvenir ; il ne dit pas non plus tout sur le séjour de Fresselines.

D'abord, ce n'est pas en janvier 1889, comme on l'a depuis répété un peu partout, que Monet vint faire une première excursion dans la Creuse ; mais seulement en février. Certes, Rollinat écrit à Geffroy, dès le 16 juin 1888 : « Entendez-vous donc avec Mullem et Bonnetain, prenez Jourdain et Claude Monet, et arrivez-nous le plus vite possible. » L'été passe, et puis l'automne. Nouvelle lettre en janvier 1889 (dont le quantième, malheureusement, n'est pas précisé) : « Amenez-nous donc Monet dont je serais si content de faire la connaissance. » Monet se fait attendre encore ; sinon Rollinat écrirait-il à Geffroy, le 11 février : « Poignées de main vigoureuses à vous, à Mullem, à Rodin »... en oubliant Monet ? Et aurait-il attendu le 28 février pour remercier celui-ci de son passage : « Mon cher Monet, Nous sommes ravis de savoir que vous allez bientôt revenir dans notre belle solitude » ? Il n'y a guère de doute donc : c'est dans la deuxième moitié de février, et non en janvier, que se situe la première venue de Monet à Fresselines, d'où l'on sait qu'il est reparti enchanté. Le temps alors de se préparer, à Giverny, pour une longue absence, qui va laisser seule Alice Hoschedé avec ses six enfants, et le voilà qui débarque à La Pougé, pour s'y installer cette fois, le jeudi 7 mars, date doublement attestée par sa correspondance.

Il va y rester non pas « à peu près trois mois », comme l'écrit A. Cléret d'après Geffroy, mais un peu moins de deux et demi. Ses dernières lettres de Fresselines sont trois lettres du 15 mai, adressées à Alice, à Durant-Ruel et à Duret. Comme on sait que le 19 il est de retour à Giverny, il n'a donc dû quitter la Creuse que le samedi 18 au plus tard. Depuis le 7 mars, il ne s'était absenté qu'une fois : pour un voyage éclair à Paris, les 13 et 14 mars. Des velléités de retour vers le 20 avril (lettre du 15) n'avaient pas eu de suite...

Autre inexactitude d'A. Cléret, qui a cru exhaustive la liste abrégée donnée par Geffroy. Rentré définitivement à Giverny, ce ne sont pas six toiles de Fresselines que Monet expose, en juillet (en même temps que Rodin), à la galerie Georges petit, mais quatorze, toutes datées 1889 et numérotées de 128 à 141 dans le catalogue :

128 : *Les Eaux semblantes, Creuse effet de soleil* ; 129 : *Le Barrage de Vervit, Creuse* ; 130 : *Les Eaux semblantes, temps sombre* ; 131 : *Ravin de la Petite Creuse* ; 132 : *Coucher de soleil aux Eaux semblantes* ; 133 : *La Creuse, temps sombre* ; 134 : *La Creuse* ; 135 : *Le vieil arbre, Creuse* ; 136 : *Etude d'eau* ; 137 : *Ravin de la Creuse, effet du soir* ; 138 : *Pont de Vervit, Creuse* ; 139 : *Vieil arbre au bord de la Creuse* ; 140 : *Village de Rocheblond, Creuse* ; 141 : *Vervit, Creuse*.

Un rapprochement avec le catalogue Wildenstein (voir plus loin) ne permet guère de repérer les toiles qui, depuis 1889, ont changé d'appellation, donc de savoir précisément s'il en est, et lesquelles, dont on a perdu la trace. Une constatation au passage : le Bloc, acquis par Clemenceau et aujourd'hui dans les collections royales de Grande-Bretagne, ne figurait pas dans l'exposition Petit.

Inadvertance encore de Geffroy, qu'il rectifiera, mais qui n'a pas été vue de tout le monde. En datant du 25 mars 1889 – une première fois dans *Fin d'œuvre*, une seconde dans la première édition de son *Claude Monet*- la lettre de Rollinat commençant ainsi : « Mon cher Monet, Votre départ a fait le vide dans notre solitude... », il a donné à croire qu'à cette date Monet a quitté la Creuse sans laisser l'espoir d'un proche retour. Que n'avait-il fait à temps une rapide critique interne de la lettre ?

« ...L'autre jour, j'ai revu votre arbre : toute la partie donnant sur la rivière s'est complètement refeillée. Actuellement la campagne est splendidement étoffée, jusque sur les côtes les plus sauvages où les genêts foisonnent si jaunes... »

Au mois de mars, un arbre que reverdit et des genêts en fleur !

Dans la réédition de 1924, Geffroy a corrigé sa bévue : il est évident qu'il fallait lire, non pas 25 mars, mais 25 mai, date à laquelle, effectivement, depuis huit jours, c'est « le vide » à La Pougé. Argument supplémentaire s'il en était besoin : à la date du 25 mars, Monet a écrit, de Fresselines, deux lettres, l'une à Alice, l'autre à Rodin et le lendemain il en écrira une encore à Alice et une à Hamman ! (mais cela, Geffroy, bien sûr, ne pouvait pas le savoir.) Le plus singulier dans la circonstance, c'est que ni E. Vinchon ni R. Miannay lui-même ne se soient avisés de cette précocité suspecte de la végétation creusoise...

## LETTRES A ALICE HOSCHEDÉ

Le cadre chronologique délimité, avec autant de précision qu'il se pouvait, dans quelles conditions se déroula le séjour à Fresselines ?

C'est ici qu'apparaissent comme un témoignage irremplaçable les quelque soixante-dix lettres publiées par D. Wildenstein – 69 exactement, dont 46 à Alice Hoschedé, les autres ayant pour destinataires Rodin (7), Petit (6), Hamman (3), Durant-Ruel (2), Boudin, Berthe Morisot, Geffroy, Whistler et Duret (une chacun). De celles qui sont adressées à Alice, les 14 que reproduit en tout ou partie le catalogue « Claude Monet au temps de Giverny » suffisent à nuancer la reconstitution qu'on a tenté de faire de ces « jours inoubliables ». Inoubliables, ce n'est pas toujours dans le sens qu'on veut laisser entendre.

### « Charmé par Rollinat »

Sans doute Rollinat fut-il un hôte de bonne compagnie, attentionné et amical, se gardant d'être importun. Monet apprécie cette discrétion. Dès le 9 mars, il tranquillise son amie : « Je suis très bien installé et point du tout gêné par Rollinat, qui me laisse libre et seul ; je ne les vois qu'aux repas. » Le 18 : « Rollinat craignant de me gêner ne vient jamais près de moi ; aussi suis-je chez lui comme à l'auberge, à cela près que j'ai la compensation du charme de sa conversation et, toujours le soir, lecture et concert. » Le 21 : « Je suis chaque jour plus charmé par Rollinat » ; mais c'est pour ajouter aussitôt qu'il est « par moments le plus décourageant qui soit, plein d'amertume et de

tristesse ». Aussi, lorsque le mauvais temps va plonger Monet dans la désolation, le poète ne lui apportera-t-il guère de réconfort ; et l'amertume du peintre s'en accroîtra jusqu'à l'acrimonie : « Rollinat n'est jamais venu près de moi quand je peins et ne veut voir mes toiles que lorsque j'aurai fini ; du reste je le crois un peu fermé à la peinture, dans laquelle il ne voit et n'aime que les choses de fantaisie et d'étrangeté. »

De cet accès d'humeur on avait vent déjà par la lettre à Geffroy du 24 avril, plusieurs fois reproduite : « Ecrivez-moi. J'ai grand besoin de réconfort et vous comprendrez que ce n'est pas Rollinat qui me remontera... » A vrai dire, ombre et nuages sont d'abord dans le ciel, qui en l'occurrence n'a guère été favorable au peintre de la lumière.

### « Un temps de chien »

A l'exception des premiers jours et d'une accalmie aux alentours du 15 avril, c'est sans répit le mauvais temps. Celui-ci a commencé le 18 mars ; pendant quatre semaines, les lettres à Alice sont une litanie de plaintes : Le 19 : « Il pleut ce matin, ça me navre, car j'ai assez de choses en train ici, et il me faut terminer au plus vite pour aller à Crozant ... » (projet qu'il va lui falloir abandonner).

Le 20 : « Un temps de chien, pluie, vent, soleil... » Le 21 : Hélas, hélas, le temps est de plus en plus mauvais, pluie et vent en tempête. Je rentre mouillé, trempé, sans avoir pu tenir, je suis consterné car voilà trois jours qu'il en est ainsi. » Le 22 : « Désolation, voilà que ce matin c'est de la neige avec un vent et un froid glacial, quel guignon. » Bref intermède le 28 : « Le beau temps est revenu » ; mais le 4 avril : « Hélas, le temps devient de plus en plus mauvais » ; le 6 : « Je suis désespéré ce matin, c'est une pluie à flots... » ; le 8 : « Toujours même temps sombre et pluvieux... » Et si, le 15 avril, Monet peut écrire : « Enfin voilà, je crois, le beau temps du soleil et je suis en pleine fièvre de travail. », il lui faudra encore déchanter...

### « Des transes continuelles »

Aux contrariétés du mauvais temps s'en ajoutent d'autres, elles aussi imprévues : dans ces journées indécises entre hiver et printemps, les paysages aux chromatismes changeants se montrent rebelles à l'appréhension et le travailleur acharné qu'est Monet est bien près de perdre courage. Il ne manque pas de confier à Alice ses désillusions et ses tourments. Le 9 mars : « Je rentre de travailler, mais mal, et j'ai effacé ce que j'avais fait ce matin ; c'était mal pris, mal compris » ; le 18 : « J'ai environ quatorze toiles en train ; ça marche, mais bien piano et avec beaucoup de mal ; plus je vais plus c'est ainsi, je croyais faire ce pays du premier coup ? Ah ! bien oui, c'est d'un difficile inouï... » ; le 19 : « Hélas, quelle difficulté et que je suis donc lent à exprimer ce que je veux... » ; le 20 : « je me fais bien du mauvais sang, travaillant quand même, mais mal, aussi ne suis-je guère content de moi jusqu'à présent ; ça ne vient pas du tout et puis comme toujours c'est mal pris, mal choisi, le pays est certainement difficile à prendre... » ; le 28 : « Je continue à travailler comme un forcené mais avec de plus en plus de mal... » Le 4 avril, c'est le découragement :

« Avec ce sacré temps par trop sinistre alors, on avance lentement et je suis terrifié en regardant mes toiles de les voir si sombres ; avec cela plusieurs sont sans aucun ciel ; ça va être une série lugubre. J'en ai bien quelques-unes par soleil, mais depuis si longtemps qu'elles sont commencées, j'ai bien peur que le jour où il y aura enfin du soleil je trouve mes effets bien transformés. D'un autre côté cette pluie terrible en ce moment va faire monter la Creuse et bien la changer de couleur, enfin je vis dans des transes continuelles, et il faudra me considérer bien heureux, si je puis mener à bien le quart des toiles commencées... »

A nouveau le 17, après qu'un « vent terriblement froid » a tout desséché :

« Je suis dans un état de découragement complet à tout foutre à la rivière (...) C'est sans discontinuer des nuages et du soleil, ce qui est pour moi la pire des choses, surtout pour finir ; mais ce qui me désole bien plus

c'est que, par cette sécheresse, la Creuse baisse à vue d'œil, qu'en baissant elle change tellement de couleur qu'elle transforme tout ce qui l'environne. Bref, à des places où l'eau courait en torrents verts on voit le fond tout brun. Je suis désespéré, je ne sais que faire, car ce temps aride va durer. Pas une toile n'est possible dans l'état actuel, je comptais sur ces derniers jours pour en sauver bon nombre, abandonner c'est perdre tous mes efforts et lutter m'effraie, car je suis à bout et ai hâte de revenir... »

Même ton une semaine plus tard dans la lettre connue à Geffroy ; et le 30 encore, à Alice : « Hélas je ne sais plus que vous dire, mes plaintes et mes lamentations doivent vous attrister et cela ne change pas le temps (...) Je me replonge dans l'examen de mes toiles, c'est-à-dire dans la continuation de mes tortures. Eh bien ! si Flaubert avait été peintre, qu'aurait-il écrit, bon Dieu ! » Ce n'est qu'à partir du 4 mai que l'optimisme reviendra : « Temps splendide... je travaille comme un fou... » Mais il ne rattrapera pas le temps perdu, après avoir vécu pendant six semaines dans « la perforante obsession du sujet ébauché ».

## OU SONT AUJOURD'HUI LES TOILES DE FRESSELINES ?

Sur les 23 toiles répertoriées et décrites en 1979 par Daniel Wildenstein, qui donne pour chacune un historique et une bibliographie détaillée, 13 sont visibles dans les musées d'Europe occidentale et des Etats-Unis. Les autres échappent à la curiosité publique, abritées dans les collections personnelles connues de quelques initiés.

En raison de la diffusion extrêmement restreinte du *Catalogue raisonné* de D.Wildenstein, nous croyons bon d'en extraire la liste récapitulative que voici :

### France

- 1220. Ravin de la Creuse au déclin du jour, 0,65 x 0,81 (Musée des Beaux-Arts, Reims).
- 1225. Vallée de la Creuse, effet du soir, 0,65 x 0,81 (Musée Marmottan, Paris)
- 1226. Creuse, soleil couchant, 0,73 x 0,70 (Musée Unterlinden, Colmar).
- 1234. Le pont de Vervy, 0,65 x 0,92 (Musée Marmottan, Paris)

### Allemagne

- 1224. Les Eaux semblantes, temps sombre, 0,73 x 0,92 (Von der Heydt-Museum der Stadt, Wuppertal)

### Grande-Bretagne

- 1228. Le Bloc, 0,73 x 0,92 (Collections royales de Gde.Bretagne)

### Etats-Unis

- 1219. Les Eaux semblantes, Creuse, effet du soir, 0,65 x 0,92 (Museum of Fine Arts Boston).
- 1221. Ravin de la Creuse, ciel gris, 0,65 x 0,81 (Id)
- 1230. Ravin de la Petite-Creuse, 0,73 x 0,92 (Id)
- 1231. Le vieil arbre au confluent, 0,65 x 0,92 (Art Institut of Chicago).
- 1233. La Grande-Creuse au pont de Vervy, 0,73 x 0,92 (Museum of Arts Philadelphie).
- 1239. Torrent de la Petite-Creuse à Fresselines, 0,65 x 0,92 (The Metropolitan Museum of Art New York)

### Collections particulières

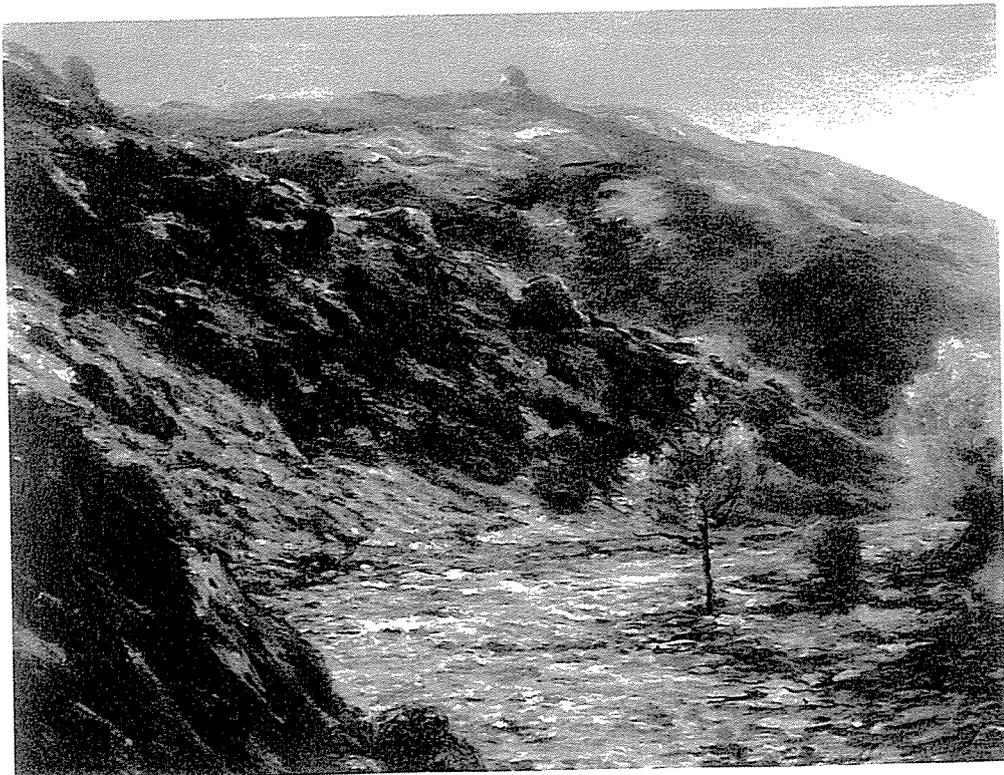
- 1218. La vallée de la Creuse à Fresselines, 0,81 x 0,65
- 1222. Au confluent des deux Creuse, 0,65 x 0,81 (vente New-York 25.10.1972).
- 1223. Vallée de la Creuse soleil d'après-midi, 0,73 x 0,82 (vente Londres 30.04.1969).
- 1227. Ravin de la Creuse, 0,73 x 0,73 (vente Drouot 4.06.1943).
- 1232. Soleil sur la Petite-Creuse, 0,73 x 0,92.
- 1235. Le moulin de Vervy, 0,73 x 0,92 (propriétaire anonyme, Allemagne 1975)
- 1236. Le moulin de Vervy (esquisse), 0,65 x 0,81 (vente Londres 27.06.1977).
- 1237. Le village de Roche-Blond au soleil couchant, 0,73 x 0,92 (vente Londres 2.12.1975).
- 1238. Village de la Roche-Blond, effet du soir, 0,73 x 0,92 ( ? 1957)
- 1240. Torrent de la Creuse, 0,65 x 0,92.

Spolié par les autorités hitlériennes

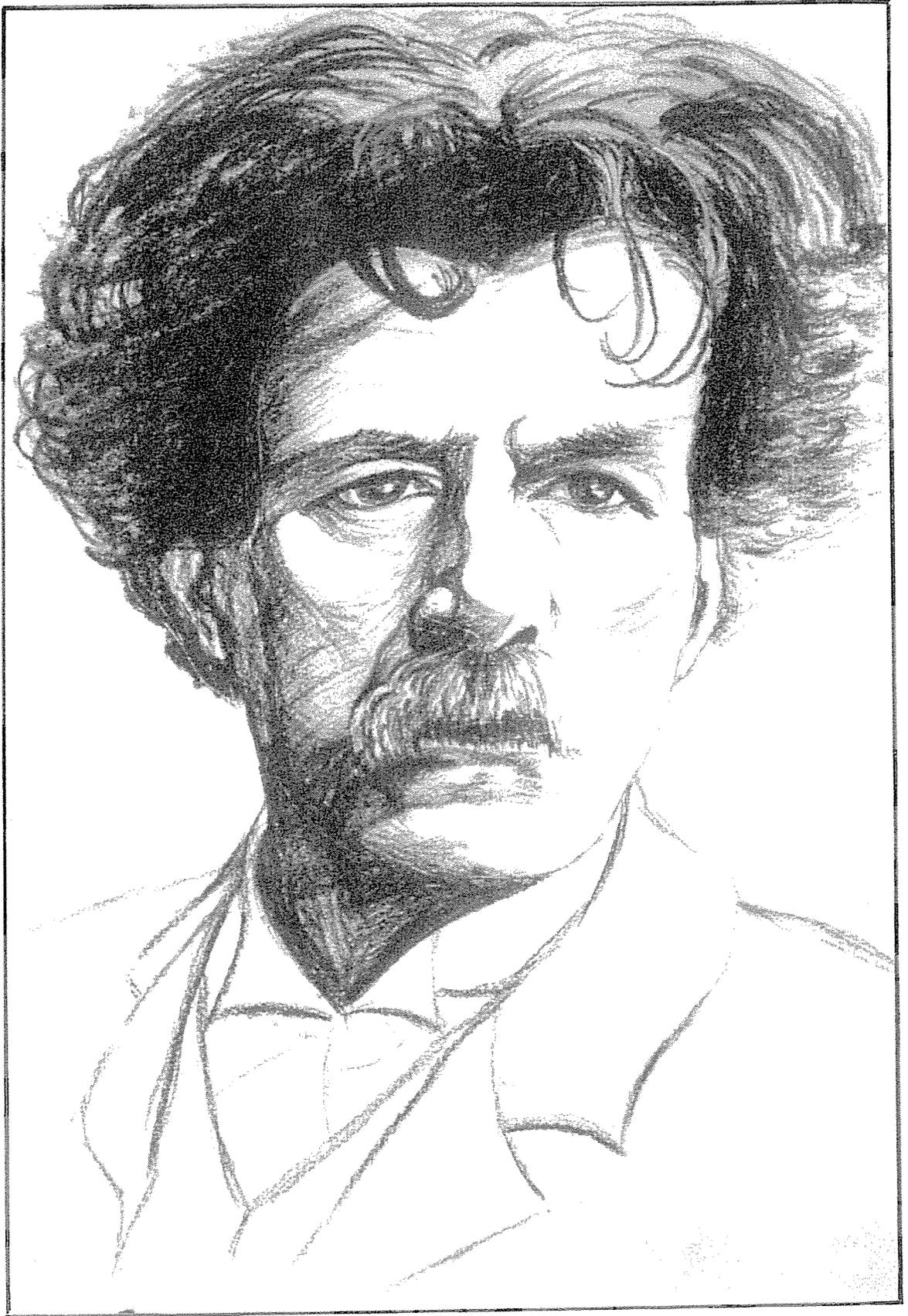
1229. Le vieil arbre à Fresselines, 0,81 x 1,00.

En août 1890, Rollinat écrivait à Monet : « Dans la seconde quinzaine de septembre, Mullem et Geffroy m'ont promis de venir à Fresselines. Entendez-vous donc avec eux pour les accompagner : à ce moment nos campagnes seront déjà touchées par l'automne » ; puis, en janvier 1891 : « C'est entendu ! Nous comptons absolument sur votre bonne promesse de venir au printemps prochain . » Vaines instances du poète. Monet, tout à ses environs de Giverny, à ses meules, puis à sa cathédrale de Rouen, puis à son jardin d'eau, ne reviendra pas dans la Creuse. Nous ne saurons jamais quels effets de lumière il eût tirés de l'automne creusois, qui rachète presque toujours avec éclat des printemps lents à venir, comme le fut, très malencontreusement, celui de 1889.

Amédée CARRIAT.



LE RAVIN DE LA PETITE CREUSE



PORTRAIT DE MAURICE ROLLINAT PAR MARIE LINE COLIN

# **CLAUDE MONET ET LA CREUSE IL Y A CENT ANS**

**Mary Mc DONNELL**

Mary Mc DONNELL, enseignante en Normandie réside depuis de nombreuses années en France ; elle s'est attachée à étudier la vie et l'œuvre de Maurice ROLLINAT et connaît bien FRESSELINES où elle a recueilli des témoignages sur l'auteur des « Névroses ».

Se passionner pour ROLLINAT l'a conduite naturellement à s'intéresser au plus illustre de ses hôtes. C'est à l'occasion du centenaire de son séjour à FRESSELINES qu'elle lui a consacré un article dans Limousin-Magazine.

Il y a un siècle, le maître impressionniste découvrait le charme étrange  
et la mystérieuse lumière des rivières et des ciels creusois...

*Par la correspondance du 16 juin 1888 entre le poète-musicien Maurice Rollinat (1846-1903) et l'écrivain, critique d'art et journaliste de « la Justice », Gustave Geffroy (1855-1926), nous apprenons le projet de faire venir le peintre Claude Monet (1840-1926) dans la bourgade de Fresselines, en Creuse. Ce village, dont les annales remontent à 1370, porte son nom, d'origine latine, « Fraxinus », et nous fait supposer une région boisée de frênes où, en 1889 comme en 1989, se trouvent des maisons disséminées, assises sur la croupe du confluent de la Petite et la Grande Creuse.*

*« Tâchez d'amener Jourdain et Claude Monet : grâce à la mère Baronnet on trouvera toujours le moyen de loger tout le monde... Je serais bien heureux de faire la connaissance du maître-peintre que j'admire profondément... »*

Il y a cent ans, vers la deuxième moitié du mois de février, que Claude Monet s'est rendu dans la Creuse pour une visite touristique et éphémère. Il fut émerveillé devant la beauté hivernale et les secrets mystérieux d'une région peu fréquentée, à la fois accueillante et hostile. Il rêvait déjà de déceler et de capter de son œil et de son pinceau les ravins et l'eau des rivières.

Si l'impressionniste était saisi de la beauté et des caprices de l'eau depuis sa jeunesse au Havre, en Seine-Maritime, le charme de la région creusoise en même temps pittoresque, séduisante mais insoupçonnée et étrange, l'a fasciné instantanément. Les ravins en lacets, l'eau riante ou morne, avec ses nuances et reflets scintillants, contribuèrent à nouer les liens étroits avec les deux artistes, l'un portant sa palette de couleurs, l'autre sa palette de mots et de musique imagés.

### **L'eau et le ciel...**

« Miroir de l'espace, clavier du vent, caoutchouc de la tempête ; d'une monotonie d'inconnu variée seulement par l'imprévu de ses caprices, lugubre dans son délire, encore plus dans son calme, et dont les grands mugissements sont moins affreux que le silence.

Cela vit et se meurt, respire avec des brouillards pour haleine, se tait, gronde, articule des demi-paroles, vacille, croupit, dort, se précipite, songe et s'en va... Je l'écoute cette redoutable hallucineuse de l'œil et de l'oreille, cette onde énigmatique où se trament les complots du vertige et de la mort, et qui dégage si capiteusement du frisson, du drame, du cauchemar, presque du fantastique dans la nature... » (Rollinat Maurice, En Errant, P3-5).

L'eau mais aussi ce terrain apparenté à celui de Belle-Ile en Bretagne, visité en 1886 par Monet, enchantait ce « silencieux aux yeux d'un noir parlant » comme le décrit Edmond de Goncourt. Un terrain argilo-siliceux au relief escarpé de collines, de gorges et de ravins schisteux et granitiques habillés du jaune éclatant des genêts, des bruyères et des fougères violacées et aux reflets cristallins de mica argenté, transparent, vitreux d'un violet foncé, de marcassite radiée et dorée, le rend chaleureux ou féroce selon « la couleur du temps » comme le dit Maurice Rollinat.

La futaie peuplée d'ormes, de frênes, de châtaigniers, de noyers, de bouleaux et de chênes majestueux dont le lit de verts nuancés de lierres et de houx abritent les nids des hirondelles, des martins-pêcheurs, des coucous et où se cachent de bons et mauvais champignons ainsi que le hibou et les vipères.

## Le chant de la nature...

En deux jours une correspondance entre le peintre impressionniste et le spectacle offert par cette nature, s'est établie. Ainsi Claude Monet n'hésita point à renouveler cette visite où il était convenu qu'il serait hébergé chez « la mère Baronnet » à l'auberge, mais que les repas et les soirées seraient en compagnie des hôtes Maurice Rollinat et sa compagne Cécile Pouette, dite Cécile de Gournay.

*Fresselines, 28 février 1889*

*« Mon cher Monet,*

*Nous sommes ravis de savoir que vous allez bientôt revenir dans notre belle solitude ; aujourd'hui, elle est toute blanche, mais on sent pointer le printemps sous la neige, et je crois que vous aurez de magnifiques journées pour peindre la plaine, la colline et le ravin... »*

Des dispositions furent prises pour un séjour de quinze à vingt jours à Fresselines suivi d'un saut à Crozant sur les bords de la Creuse et de la Sédelle où se dressent les ruines gothiques et romaines du château démantelé sous le Cardinal Richelieu.

Avant le départ pour l'ancienne province de la Marche, il fallait que Claude Monet rencontrât à Paris Auguste Rodin. Au mois de juin 1889 ces deux géants de l'Art envisageaient d'exposer leurs œuvres à la Galerie Georges Petit, rue de Sèze, à l'occasion de l'Exposition universelle et du centenaire de la Révolution.

*5 mars 1889, Giverny*

*« ...Je compte partir pour la Creuse demain soir. »*

Dès le 6 mars Claude Monet quitta donc Paris pour la Creuse en pensant à une nouvelle série de tableaux à créer et à exposer.

## Pluie, vent et tempête...

Si l'accueil de ses hôtes fut chaleureux, la nature lui tendit tous ses caprices de fantaisie. Le paysage accidenté, sauvage et mystérieux fut malaisé et délicat à discerner à la hâte. Il fallait que l'œil et l'esprit de Monet plongeassent et pénétrassent les secrets de ce spectacle de rivières et de ravins majestueux, où tout remuait imperceptiblement et où déjà les premières montées de la sève du printemps pointaient.

Une conjoncture difficile s'aggravait. Sans cesse, les conditions atmosphériques lui créèrent des énigmes à peu près insurmontables : pluie, vent, ouragans, neige, soleil et brume. Sa correspondance avec Alice Hoschedé l'illustre et nous laisse imaginer son état d'âme : deux baromètres bien souvent au plus bas.

*« ...C'est un temps de chien, pluie, vent, soleil... » (20 mars).*

*« ...Le temps est de plus en plus mauvais, pluie et vent en tempête...Je suis consterné »  
(21 mars).*

*« ...Désolation, voilà que ce matin c'est de la neige avec un vent et un froid glacial, quel guignon »  
(22 mars)*

*« ...Continuation d'un temps ignoble » (26mars).*

*« ...Il pleut et vente tellement qu'il ne m'a pas été possible de tenir... » (4 avril).*

*« ...Encore la pluie à flots » (6 avril).*

« ...J'ai une main gercée, si crevassée par la pluie et le froid qu'il a fait, que j'ai dû prendre le parti de m'enduire un gant de glycérine et je le garde jour et nuit... » (7 avril)

« ...Me voilà chassé par un ouragan terrible... » (11 avril)

« ...C'est sans discontinuer des nuages et du soleil, ce qui est pour moi la pire des choses... Mais ce qui me désole bien plus, c'est que, par cette sécheresse, la Creuse baisse à vue d'œil, qu'en baissant elle change tellement de couleur qu'elle transforme tout ce qui l'environne... Je suis désespéré... » (17 avril)

« ...Il pleut à torrents... » (24 avril)

Un événement capital dans l'évolution de la peinture de Claude Monet s'est produit. Depuis des années son choix de sujets comme : les Falaises et l'église à Varengeville, 1882, ou les Rochers à Belle-Ile, 1886, le préparait progressivement à envisager un seul motif sous des aspects différents, toujours en rapport avec la lumière.

Si auparavant le choix restait subliminal, il semblerait que l'idée soit éclosée ici dans la Creuse. En quelques jours il choisit intentionnellement un procédé pour parvenir à un nouveau résultat qui fit ressortir l'importance de l'instantanéité dans les œuvres impressionnistes. Cette perception distincte lui servira de base pour les séries postérieures : « Les Meules » et « Les Peupliers » en 1891 et celles de « La Cathédrale de Rouen » en 1894. Il écrit le 11 mars à Alice Hoschedé :

« ...Me voilà bien organisé et en train, mes motifs choisis pour le matin et l'après midi ; soleil et temps gris. »

### *Lumière, air, espace et ciel...*

La physionomie de la nature dépend de la lumière, de l'air, de l'espace et du ciel et ce rapport est si rapproché et uni que tout élément prend de nouvelles dimensions toutes les trente minutes : farouche, enjoué, sombre, doux, clair, brutal, tendre, pâle ou tamisé. Ainsi Claude Monet avait pris l'habitude de travailler sur plusieurs pochades en même temps.

En moins de quinze jours, en dépit d'un voyage éclair de deux jours à Paris pour consulter Rodin et Georges Petit, il travailla résolument sur quatorze motifs du confluent de la Petite et de la Grande Creuse, nommé « Confolant » ou « Eaux Semblantes », situé à peu près à un kilomètre nord-ouest de « La Pougé », maisonnette de Rollinat, à Fresselines.

« J'ai environ quatorze toiles en main ; ça marche, mais bien piano et avec beaucoup de mal... » (18 mars 1889 à Alice Hoschedé).

De même nous apprenons que son éventail de motifs s'élargit au chiffre de vingt-trois toiles à la fin du mois de mars.

« J'ai vingt-trois toiles en train, qui presque toutes sont intéressantes à terminer, aussi ai-je bien peur d'être forcé de renoncer à Crozant... » (31 mars, à A.Hoschedé).

Il est vraisemblable donc que Claude Monet, à cette époque, travailla sur plusieurs séries simultanément : *Le Confluent*, *Le vieil arbre de la Petite Creuse*, *Vervy* et *Le village de la Roche-Blond*.

Ayant recours au nombre de toiles dont le confluent fit l'objet, nous pouvons constater sa curiosité et sa fascination pour ce paysage.

### *Impressions fugitives...*

Avant de planter son chevalet sur la pente qui surplombe et domine le confluent, il lui fallut obtenir l'approbation des propriétaires, Duchiron et Céline Beucher, née Rousseau, de l'ancienne ferme, nommée « Confolant », pour y avoir accès. Ici, Claude Monet n'hésita point à incliner ou à modifier la disposition du trépied pour traduire ses sensations et impressions fugitives de l'âme des collines et de l'eau.

Les neuf toiles éparpillées dans des musées et des collections privées comme la toile du « *Ravin de la Creuse* », vendue à Drouot en 1943, témoignent de cette volonté. En se déplaçant à gauche, les arbres à l'horizon devinrent plus perceptibles à l'œil comme l'illustre la comparaison entre les toiles, « *Les eaux semblantes, temps sombre* » au Musée de von der Heydt der Stadt, en Allemagne et « *la Vallée de la Creuse, effet du soir* » au Musée Marmottan, à Paris. Pareillement la courbe de l'eau s'élargit presque imperceptiblement dans le tableau, « *Creuse, soleil couchant* », au Musée d'Unterlinden, à Colmar, probablement réalisé le 13 avril :

« ... Le soir le ciel s'est éclairci et je suis allé faire un coucher de soleil. »

... Ou se rétrécit dans « *Les ravins de la Creuse, au déclin du jour* », au Musée Saint-Denis, à Reims. Notre impressionniste décrivit en employant un seul motif, les trames qui se nouèrent et se dénouèrent selon les souffles du vent, les complots de l'atmosphère, les vibrations de la lumière, les contours du terrain et le rythme de la courbe d'eau.

Mais l'expression de ses impressions fugitives exigea que le peintre fit face à un double combat. Les intempéries transposèrent et modifièrent l'aspect physique des éléments.

#### « *Le Vent* »

...

*Quand la tempête se produit,  
Le vent hurle. C'est toujours lui  
Qui la devance, la conduit  
Et la présage ;  
Et son mauvais surgissement  
Fait sentir plus spectralement  
Le livide assombrissement  
Du paysage.*

... »

(Maurice Rollinat, *La Nature*, )

L'absence de luminosité créa une atmosphère farouche et sinistre ; un éclat trop lumineux fit jaillir des étincelles ou des paillettes argentées sur l'eau.

« ... Que de changements, et le soleil se reflétant dans l'eau en paillettes de diamants. J'ai failli y renoncer, car c'est aveuglant, mais c'était navrant d'abandonner, toute une série... »

(Monet à A.Hoschedé, 3 mai 1889).

### **De l'hiver au printemps...**

En même temps toute la nature était en train de se métamorphoser. Lui qui avait envisagé de ramener des toiles brossées pendant l'hiver se trouvait entre deux saisons : le froid hivernal et l'équinoxe de printemps où la sève travaillait et montait.

Qui regarde les trois toiles exposées au Musée des beaux-Arts de Boston, Massachusetts (USA) : « *Soleil sur la Petite Creuse* », « *Ravin de la Creuse, ciel gris* » et « *Les eaux semblantes, Creuse, effet de soleil* » ressent ce double combat.

Les trois tableaux font apparaître un ciel, chose exceptionnelle dans les séries de 1889 où tout fut réservé au paysage. Ici les cieux diffusent soit de vifs rayons lumineux soit ils dardent l'espace d'un gris bleuâtre.

Dans « *le Ravin de la Creuse, ciel gris* », un ciel nuageux, gris de plomb et laiteux menace et glace les rochers, les collines et la rivière. Au premier plan, le bloc de rochers d'un rouge brique sombre et d'un teint bistré fait ressortir l'atmosphère hivernale, mélangé au rouge violacé et couleur prune de teintes déjà ornées d'un jaune ocre de printemps et d'un vert épinard.

La rivière rythmée de ses blanches mousselines vives et piquantes miroite sous ce ciel froid et troublant. Tout l'espace en unisson avec le ciel donne l'impression d'exhaler une haleine nébuleuse, mauve, bleu ardoise et lavande qui chagrine l'âme du pays.

Par contraste la variation de l'éclairage dans « *Les eaux semblantes, Creuse, effet du soleil* » annonce la fin d'antan et le renouveau. Le ciel et l'espace sont apaisés, baignés d'une luminosité douce et rassurante. Le ciel d'un bleu clair où les cumulus flottent rend le même motif tendre et tranquilisant. Le gros bloc de rochers et les collines respirent la fin d'hiver, même si des traces hivernales y restent : des taches de couleurs sombres, le noir de lie, des mauves, le rouge brique et le chocolat nu. Cette fois ils sont habillés de la nouvelle sève, visible à l'œil par des jaunes de paille et d'or, des verts d'émeraude, des vert bouteille et du bleu-vert des éruptions sous-marines.

L'eau, d'un bleu plus soutenu que le ciel, a monté et ses paillettes argentées semblent danser parmi les quelques pierres polies et luisantes du lit de la rivière. Ce ciel et l'espace chantent l'arrivée du printemps.

Le troisième tableau, « *Soleil sur la Petite Creuse* » dénote une correspondance entre un instant dans le temps et l'image quand le ciel et la terre remuent sans cesse. Nous sommes devant une pochade où le ciel laiteux et brumeux darde des bleu gris de plomb sur l'espace mystifié et refroidi. La sensation tactile et visuelle est forte de froideur. Mais en même temps l'arbre irisé de feuillage d'un jaune pâle et étincelant, entouré de l'eau scintillante et d'un blanc d'argent, brille, chatoie et embellit le site.

### *Le vieil arbre...*

Une anecdote chez les Fresselinois montre ce double combat de Claude Monet entre le ciel et la terre dans sa représentation picturale d'une autre série. Un vieux chêne au milieu de la Petite Creuse fut brossé plusieurs fois mais délaissé provisoirement en attendant de surprendre de nouveau l'instantanéité recherchée.

A l'étonnement de Claude Monet, son vieil arbre, que nous voyons dans les tableaux : « *Le vieil arbre au confluent* » au Musée de l'Institut de Chicago, USA ; « *Le ravin de la Petite Creuse* », au Musée des Beaux-Arts de Boston (USA), est feuillé. Que faire ? Avec la complicité de Maurice Rollinat et son ami, l'abbé Daure, le drame fut évité. Le propriétaire de l'arbre consentit à faire enlever le feuillage au prix de cinquante francs. Il expliqua ses inquiétudes à Alice Hoschedé le 8 mai 1889 :

« ... Je vais tenter d'offrir au propriétaire de mon vieux chêne de payer cinquante francs pour enlever toutes les feuilles dudit arbre, sans quoi je ne puis et j'ai cinq toiles où il est, dont trois où il joue le rôle, mais j'ai peur d'un échec, car c'est un richard peu aimable et qui, déjà, avait voulu m'empêcher d'aller dans un pré à lui, et ce n'est que grâce à l'intervention du curé que j'ai pu continuer à y aller. Enfin, là seul est le salut pour ces toiles. »

Le lendemain il partagea sa joie avec Alice :

« ... La permission inespérée d'ôter les feuilles de mon beau chêne m'a été gracieusement donnée ! C'était une grosse affaire d'amener des échelles assez grandes dans ce ravin. Enfin c'est fait, deux hommes depuis hier y sont occupés. N'est-ce pas un comble de finir un paysage d'hiver à cette époque... »

Un de ces tableaux, « *Le vieil arbre à Fresselines* », acheté en 1900 par Durand-Ruel fut pillé pendant la guerre. Néanmoins le souvenir de cet accroc reste actuel et durable dans l'esprit des habitants. La correspondance de Maurice Rollinat à Claude Monet en fit mention le 25 mai 1889 :

« ... L'autre jour, j'ai revu votre arbre : toute la partie donnant sur la rivière s'est complètement refeueillée... »

## *Fêtes et amitiés*

Si Claude Monet se battait continuellement contre le baromètre au temps variable, son hôte, Maurice Rollinat s'empresait de maintenir cette forte personnalité au beau fixe. Un rapport de confiance et de respect réciproque s'est créé. En parlant de Maurice Rollinat à Alice Hoschedé, Monet lui dit :

« ... Rollinat a le respect de mon travail... »(11 mars)

« Je suis chaque jour plus charmé par Rollinat ; quel véritable artiste... »(21 mars).

« ...J'ai passé la journée d'hier avec Rollinat qui m'a chanté et joué du piano tout le temps ; quel artiste extraordinaire !...Du reste, il faut vous attendre à ce que je vous ressasse les oreilles de cet homme étonnant et bon. »(5 avril).

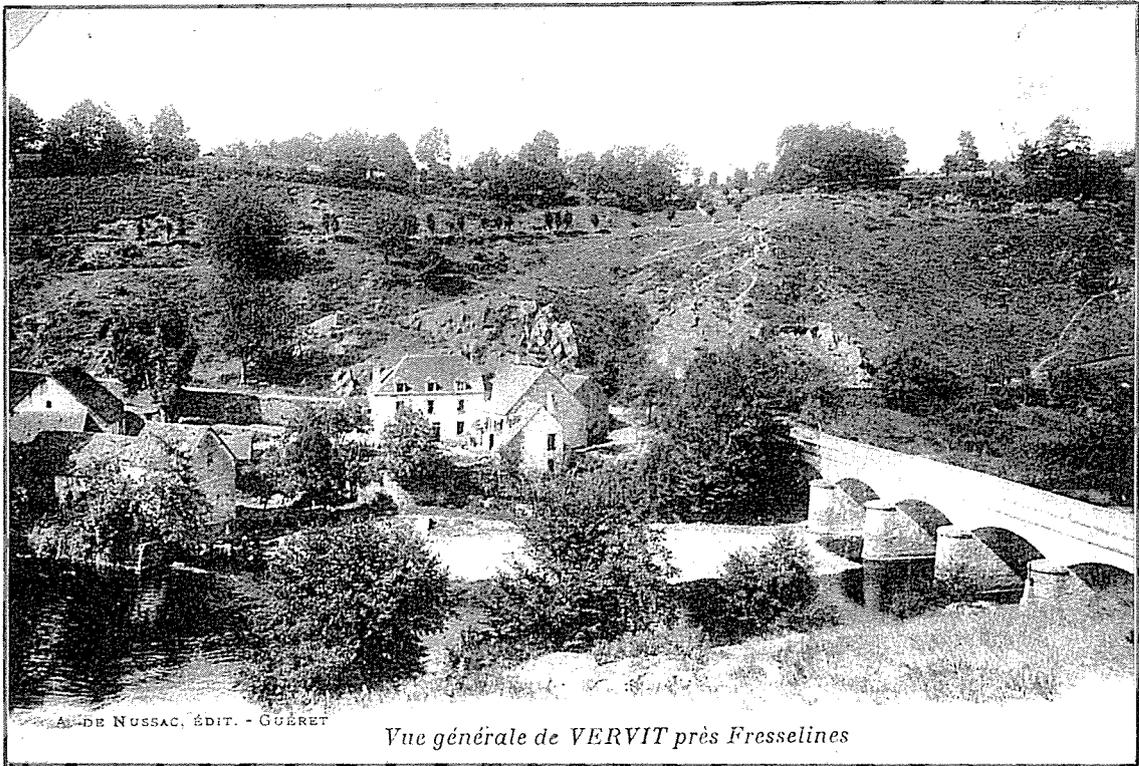
Maintes réceptions furent organisées en l'honneur de l'impressionniste, dans l'intention de le distraire et de l'égayer dans ce pays lointain et farouche. Lui, qui pouvait être à la fois expansif ou taciturne, agressif ou doux, pétulant ou calme, ardent ou glacial, déprimé ou exalté, avait besoin de distractions.

Parmi les invités se trouvèrent l'illustre abbé Daure, le Châtelain de Puy Guillon, M. Henri de la Celle ; des peintres comme l'impressionniste Jean-Baptiste Armand Guillaumin qui avait, dès 1887, découvert les secrets et les splendeurs de ce pays, ainsi que Léon Détroy, dont la facture ressemble à celle de Guillaumin, ou même le peintre suédois, Allan Osterlind, installé à Gargillesse à quelques kilomètres de Fresselines et dont le village fut rendu célèbre par George Sand.

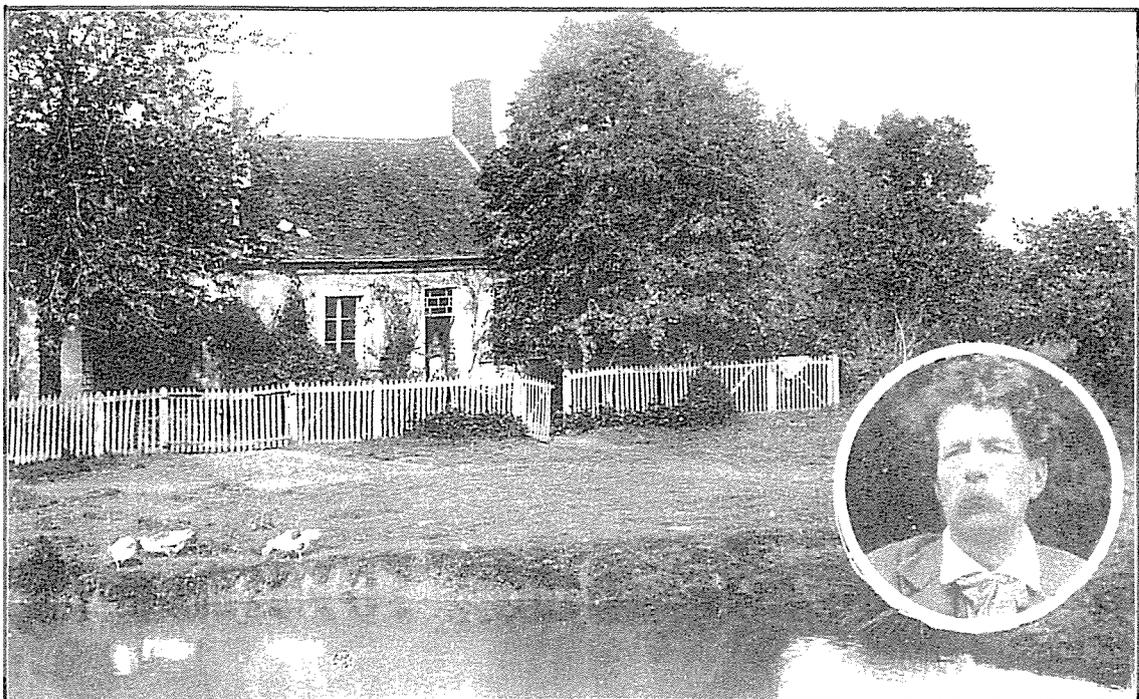
Peut-être l'instituteur, Louis Dubreuil ou encore le maire, Emile Boyer eurent-ils le plaisir d'assister à des soirées où Maurice Rollinat chantait ses compositions musicales et poétiques comme la *Chanson d'automne*, *Le convoi funèbre* ou ses compositions musicales pour accompagner des poèmes de Charles Baudelaire tels que *Idéal*, *Causerie* ou *Madrigal triste*.

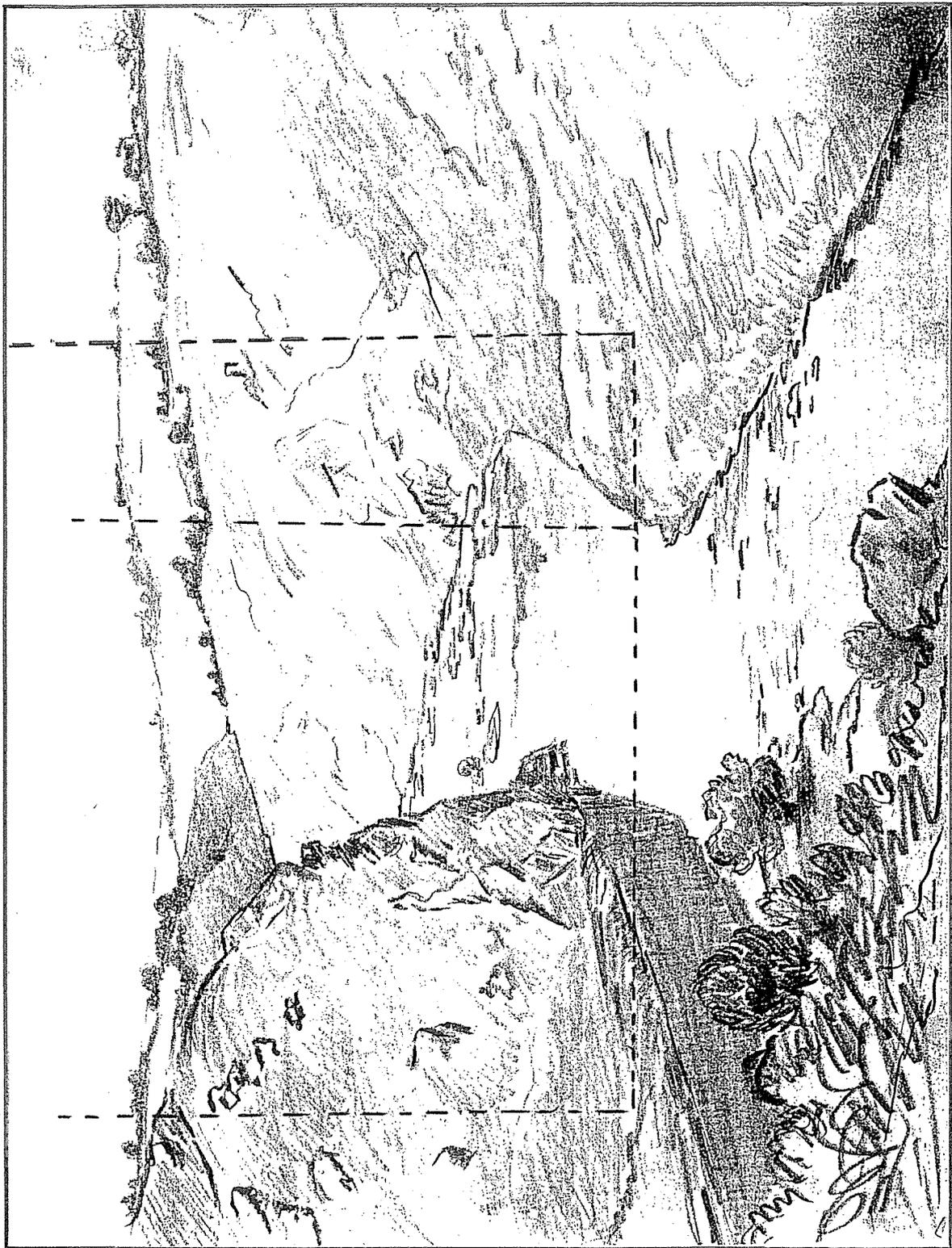
Le 19 mai 1889 Claude Monet quitta ses nouveaux amis et la Creuse, emportant son idée révolutionnaire des séries, ses souvenirs et au moins vingt-trois toiles dont plusieurs furent exposées à la Galerie Georges-Petit.

Mary C. Mc Donnell



**LE SITE DE VERVY  
ET LA MAISON DE MAURICE ROLLINAT A LA POUGE**





LE MOTIF DU CONFLUENT  
LE CADRAGE CHOISI PAR CLAUDE MONET (D'APRES GASTON THIERY)

# **MONET**

**Christian PIROT**

Avec « IMPRESSIONS DES BORDS DE CREUSE », Chritian PIROT et Jacky IMBERT ont évoqué avec beaucoup de sensibilité la vallée de la Creuse, l'un par le texte, l'autre par l'image, de FRESSELINES à ARGENTON-SUR-CREUSE : la rivière, les sites remarquables et les hommes dont le souvenir reste gravé dans la mémoire collective. A FRESSELINES, ce sont Maurice ROLLINAT et Claude MONET.

Mercredi 6 mars 1889. Les malles sont prêtes. Monet a rassemblé cordes, toiles, brosses, couleurs, emmaillotté son chevalet. Il s'en va battre campagne sur un territoire retranché, hostile, au confluent inexploré des deux Creuse. Si la piste le conduit au cimetière des éléphants, il sait qu'il ne retrouvera que lui-même.

Train de nuit. Rollinat fait le pied de grue devant la gare de Dun-le-Palleteau. Malgré la modicité de ses revenus, il tient à accueillir le peintre à sa table pendant la durée de son séjour, la mère Baronnet assurant le logement.

A la cinquantaine, pour Monet, rien n'est acquis. Sa situation sentimentale n'est pas réglée, sa carrière d'artiste pas assise, sa peinture même est remise en cause. Il est au tournant. La moindre erreur serait fatale. Son destin se joue. Il en a le sentiment. Il se bat.

[ ..... ]

Monet est venu sur les bords de la Creuse avec l'intention de peindre un paysage d'hiver, le plus âpre qu'il ait découvert au moment du retour au chaos de la matière brute.

Qu'importe le lieu, le climat ou la saison, peintre de plein air, il est à l'affût, guettant l'instant fulgurant où la même lumière va baigner sa toile vierge. Instant privilégié, insaisissable instant. Pour ce vagabond de la mémoire et de l'imaginaire, choisir un motif ne consiste pas seulement à placer le chevalet dans un endroit pratique devant un paysage pittoresque ou insolite. C'est d'abord se mettre en situation de recherche d'images et de sensations accumulées au fond de son être. Il va les redécouvrir, les ré-assembler en un puzzle inattendu où chaque élément en apparence le plus anodin ou le plus insignifiant va servir de révélateur à l'ensemble, et lui restituer son mystère.

Quoi de plus commun que les motifs choisis ici : le ravin, le torrent, le rocher, la végétation en son glas, des habitations vides ? Un monde de valeurs sombres où se jouent les tourments et les drames de la vie sur le fil du néant et de la mort.

En quelques jours ces motifs sont choisis : « pour le matin et l'après-midi, soleil et temps gris ». D'entrée - et pour la première fois - Monet décide de peindre plusieurs toiles d'après un même motif. Il sait que la peinture impressionniste a fait long feu, la jeune génération lui tourne le dos avant même que les gens en place ne la reconnaissent. Solitaire, héroïque, Monet n'est pas prêt à jeter les armes. Il cherche obstinément une nouvelle voie qui lui permette de résoudre ses propres contradictions: atteindre l'universel à travers une impression fugitive, un fragment de temps - tout au plus une demi-heure de lumière égale. Le procédé des séries apporte une réponse.

Monet décide donc de peindre une série de vues sur la Creuse dans diverses conditions d'emplacement, d'heure et de lumière. Un tel ensemble, pense-t-il, donnera au public regardant ses toiles le sentiment de se trouver non plus face à des ébauches, mais à une oeuvre achevée.

Commence alors comme à Bordighera, Etretat, Belle-Ile ou Antibes une bataille sans merci. Au bord du confluent, saisi par les affres de la création, Monet, exorcisant ses vieux démons, se désigne deux adversaires à la taille de ses ambitions, redoutables : « un temps de chien » et « un paysage qui bascule de l'hiver au printemps ».

Il n'est pas innocent. Il ne peut ignorer, étant venu en repérages en février - un mois réputé ici comme l'un des plus froids de l'année - qu'il va devoir compter avec un climat sans indulgence. Le pays creusois, s'il connaît ses beaux jours l'été et en automne, est balayé en hiver et au printemps par des vents de nord et d'est qui s'ils font de beaux ciels sont porteurs de grands froids, de gelées

blanches et de neige. Mais le plus souvent c'est un vent de sud-ouest qui charrie depuis l'océan de lourds nuages d'acier. Pluies, averses, bourrasques, tempêtes sont à l'ordre du jour.

A l'image du ciel, Monet va se répandre. Sa correspondance avec Alice n'est qu'un long chapelet de plaintes et de lamentations.

Mars est sans surprise. Vents de sud-ouest, vents de nord et d'est se disputent le terrain : « Il pleut à ne pas mettre un pied dehors » (le 11). « Froid terrible qui fait craindre le retour de la neige » (le 15). « Il pleut » (le 19). « Temps de chien, pluie, vent, soleil » (le 20). « Temps de plus en plus mauvais.., trois jours qu'il en est ainsi » (le 21 ). « Désolation, voilà que ce matin, c'est de la neige avec un vent et un froid glacial»(le 22). « Continuation d'un temps ignoble » (le 26). « Gelées blanches » (le 28).

Ces gelées blanches préfigurent-elles enfin un ciel d'espoir, l'ébauche d'un printemps tout neuf, un mois d'avril idéal ? Monet déchanté vite : « Voilà le froid revenu et terrible » (le 2). « Il fait un temps ignoble, pluie, vent, froid » (le 3). « Le temps devient de plus en plus mauvais » (le 4). « Pluie à flots » (le 6). « Toujours cet horrible temps » (le 7). « Toujours même temps sombre et pluvieux » (le 8). « Voilà la pluie qui commence » (le 9). « ouragan terrible... ainsi qu'hier à pareille heure» (le 11). « Temps épouvantable » (le 12). « Impossible de mettre les pieds dehors » (le 13). « Hier, la matinée comme la journée de la veille a été ignoble » (le 15). « Il fait terriblement froid » (le 16). Idem le 17. «Pluie» (le 21). « Repos forcé, le temps est devenu atroce, il pleut à torrents » (le 24).

« Pâques non venu / Toujours l'hiver au cul », dit-on dans nos régions. Mai ne fera pas de cadeau : « Encore la pluie, à flots, c'est épouvantable » (le 1er). « Le temps est redevenu horrible, l'orage a duré toute la nuit, pluie torrentielle» (le 6). « Il pleut» (le 12). «Hier orage terrible, impossible travailler » (le 13). Fin du chapelet. Venons-en au chemin de croix.

Les lamentations de Monet face aux caprices du temps ne sont point feintes. Elles ne doivent pas faire sourire. Monet a aussi souffert dans sa chair. Levé à quatre heures du matin, avec comme seul compagnon un jeune porteur, un fils de paysan, il court les chemins, les prés humides, boue et patauge dans la boue, avale les brouillards de la nuit, se frotte au froid des bords de l'eau. Son endurance physique est hors du commun. La seule idée de ne pas pouvoir mettre les pieds dehors le rend malade. Il a mal à la gorge, attrape un chaud et froid, souffre d'un lumbago, a mal aux reins, aux épaules, à la nuque, il tousse, crache ou se mouche. Il est crotté, trempé, gelé, qu'importe, s'il peut peindre. Sa main est si gercée, si crevassée par la pluie et le froid qu'il s'est enduit un gant de glycérine qu'il porte jour et nuit. L'angoisse, sa fidèle compagne, monte d'un cran. Et s'il allait vieillir ? Vision d'Apocalypse pour ce combattant, héros de l'épopée qu'il écrit chaque jour avec son pinceau. Il va craquer, il passe aux aveux, en appelle à Geffroy qui seul peut le comprendre :

« Je suis navré, presque découragé et fatigué au point d'en être un peu malade. Je n'arrive à rien de bon, et malgré votre confiance, j'ai bien peur que tous ces efforts n'aboutissent à rien ! Jamais je n'ai eu pareille déveine avec le temps ! Jamais trois jours favorables de suite de sorte que je suis obligé à des transformations continuelles car tout pousse et verdit, moi qui rêvais de peindre la Creuse comme nous l'avions vue.

Bref, à force de transformations, je suis la nature sans la pouvoir saisir et puis cette rivière qui baisse, remonte, un jour verte, puis jaune, tantôt à sec, et qui demain sera un torrent après la terrible pluie qui tombe en ce moment... » (Lettre à Geffroy, 24 avril).

Le lecteur a compris. Le temps est l'ennemi désigné mais il n'est pas l'ennemi véritable. D'ailleurs dix jours après son arrivée à Fresselines, quatorze toiles étaient déjà en train. L'ennemi véritable c'est l'angoisse du créateur, sa propre difficulté à peindre, son incapacité à terminer ses toiles comme il le voudrait : « Ça ne vient pas du tout, confie-t-il à Alice, ... c'est mal pris, mal compris, mal choisi, ..., je croyais faire ce pays du premier coup ! Ah ! bien oui, c'est d'un difficile inouï... »

Sur ce chemin de croix qu'il gravit comme un forcené alternent espoir et découragement. Tantôt il « travaille comme un fou », entrevoit la promesse de meilleurs résultats avec une semaine supplémentaire devant lui, tantôt il sombre dans un désespoir tel qu'il détruit une partie de son travail, menaçant de « tout foutre à la rivière », on croit même qu'il va abandonner lorsqu'il annonce qu'il reporte encore une fois – la dernière, assure-t-il - son retour à Giverny, pour rattraper le temps perdu...

Le temps perdu devant la toile blanche, sans même un ciel, ou devant la toile sombre si lugubre. A vouloir fixer toutes les fureurs de l'eau et ses apaisements, tous les états de l'atmosphère. Ceux qui ne connaissent pas la Creuse en tous ses états à ce moment de l'année crient à l'in vraisemblance, à la falsification, qu'importe. Les coloris or et pourpre qu'il utilise sont d'une densité inhabituelle chez lui et d'une violence inusitée.

Oubliée la météo. D'ailleurs les bulletins rédigés de la main de l'artiste ne sont pas quotidiens. Monet profite .., du mauvais temps pour prendre sa plume et se faire plaindre. Quand il fait beau, il est au travail sans répit.

Car, chacun le sait ici, il fait aussi de très beaux jours pendant les mois d'hiver et de printemps. Les Creusois - si chatouilleux lorsqu'il s'agit de leur pays - m'en voudraient de laisser croire que le département doit être rayé de la carte du temps six mois de l'année.

Et puis, sur son chemin épineux, Monet a trouvé en Rollinat un compagnon, à défaut d'un apôtre. Pour celui-ci, avoir Monet à La Pougé, c'est une aubaine. Monet, c'est Paris, le Paris des artistes, Paris dont il s'est volontairement coupé, tel Rimbaud partant, à vingt ans, pour courir les routes d'enfer qui le mèneront jusqu'au Harrar.

Rimbaud et Rollinat, deux météores traversant le ciel de la Poésie. Même origine bourgeoise provinciale. Une mère abusive pour l'un et pour l'autre. Deux déserteurs.

Mais là s'arrête la comparaison. Rimbaud en partance, Rimbaud le voyou a tué pour toujours le voyant, le poète. L'alchimiste du verbe s'est mué en trafiquant d'armes et d'esclaves. Fresselines n'est pas l'Abyssinie et Rollinat n'a pas l'âme de l'ange déchu. Il a préféré aux semelles de vent chausser de lourds sabots. Car bon vent ne saurait venir que de Paris. Rollinat reste à l'écoute de sa nostalgie. Il a pour seuls trafics la musique et la poésie. Il s'essaie à la prose, plus vendeuse, mais sans conviction. Il sait qu'il n'est pas doué pour ça, qu'il n'a pas le souffle romancier.

Alors, il se met au diapason de Monet pour mieux se faire entendre. Il joue la discrétion, respecte le peintre au travail, ne se mêle jamais de conseils, préfère découvrir les toiles une fois achevées. Lorsqu'il sent Monet en difficulté, il l'emmène à travers la campagne découvrir de nouveaux sites, de nouveaux paysages. Ils ont pour escorte le silence de l'hiver, la nuit qui s'effraie, le bruit des eaux au fond du ravin, et le frôlement des chiens attentifs.

Chaque soir, Monet vient prendre ses repas à La Pougé. Cécile s'ingénie à varier les menus, à ce que sa cuisine soit de qualité, à ce que le vin ne manque jamais : petits vins du Menoux, près d'Argenton, ou d'ailleurs, que procurent les amis, vins du Chinonais plus charnus, vins de Bordeaux plus délicats à transporter en vrac. Car Rollinat doit se débrouiller, faire bon visage malgré des ressources incertaines.

Il est 19 heures 30 ou 20 heures lorsque l'on passe à table. Rollinat touche à peine à son assiette, tant il use du charme de la conversation. Il dit ses poèmes, joue au piano ses mélodies, chante et enchante « son » invité. Celui-ci regagne son hôtel à la lueur d'une lanterne, sous la protection des chiens de la maison. Pour lui la nuit sera courte.

« Quel véritable artiste ! s'exclame Monet, et plein de compréhension ». Il ajoute cependant à l'intention d'Alice : « Il est bien par moments le plus décourageant qui soit, plein d'amertume et de tristesse, justement parce qu'il est artiste et partant jamais content et toujours malheureux » (Lettre à Alice, 21 mars).

Mais le temps se gâte. Au cœur de l'orage, Monet vit ses tourments. Il est dans l'abîme, il n'arrive plus à peindre. Il lui faudrait près de lui quelqu'un qui le rassure, qui le comprenne vraiment, qui le remette en selle.

La discrétion de Rollinat à l'égard de son travail devient insupportable. Elle est interprétée comme de l'indifférence. S'il ne vient pas près de lui quand il peint, c'est que sa peinture ne l'intéresse pas. Du reste, ne tarde pas à penser Monet, Rollinat « est fermé à la peinture dans laquelle il ne voit et n'aime que les choses de fantaisie et d'étrangeté ».

Un incident revient soudain à la mémoire du peintre. C'était en février. Geffroy, Jourdain et Mullem, comme on le sait, étaient venus l'accompagner à Fresselines pour reconnaître le pays. Au cours d'une promenade, ils firent une halte pour se reposer, puis repartirent. Quelques instants plus tard, Geffroy s'aperçut qu'il avait oublié son manteau. Ce manteau était noir. Monet scruta l'endroit où ils s'étaient arrêtés et dit :

- Je le vois, il est là !
- C'est un tronc d'arbre, rétorqua Rollinat.
- Impossible, reprit Monet, il n'existe pas de noir pareil dans la nature.

La troupe rebroussa chemin. C'était bien le manteau.

Il est des détails auxquels on ne prête pas attention qui s'incrument dans la mémoire et qui, le jour venu, ressortent pour donner un éclairage démesuré aux difficultés du présent. Monet, ressassant cet événement, tient là la preuve que Rollinat est étranger à sa palette. Rollinat, dont la susceptibilité s'aiguise, se venge à sa façon, expliquant à la cantonade :

- Vous voyez ces oies blanches sur la mare, eh bien Monet dit qu'elles sont roses.

[.....]

Moments de détente, récréation pour l'artiste qui constate avec impuissance et stupeur que l'hiver est en train de basculer vers le printemps. Petit à petit, avec hésitation, la nature reverdit. « Que de changements, s'inquiète Monet, et le soleil se reflétant dans l'eau en paillette de diamants ». Les paysans sortent à leur tour profitant des premiers beaux jours pour couper des arbres et faire des fagots. Sous l'effet des premières chaleurs l'orage monte, le ciel s'effondre, la Creuse déborde, charriant de la boue.

Que faire ? Fuir, c'est renoncer. Terminer les toiles, c'est s'aveugler.

Alors Monet va construire sa propre légende. Comment lutter contre le verdissement ? Tout simplement en effeuillant les arbres de leurs jeunes pousses. Il suffisait d'y penser. Un vieux chêne, au confluent des deux Creuse, les pieds dans l'eau, figure sur plusieurs toiles que Monet, attendant l'instant propice, n'a pas encore terminées. Il devient l'enjeu du pari, le dernier obstacle, le test idéal.

« Je vais tenter d'offrir au propriétaire de mon vieux chêne de payer cinquante francs pour faire enlever toutes les feuilles dudit arbre, sans quoi je ne puis et j'ai cinq toiles où il est, dont trois où il joue tout le rôle, mais j'ai peur d'un échec, car c'est un richard peu aimable et qui, déjà, avait voulu m'empêcher d'aller dans un pré à lui, et ce n'est que grâce à l'intervention du curé que j'ai pu continuer à y aller. Enfin là seul est le salut pour ces toiles... » (lettre à Alice du 8 mai).

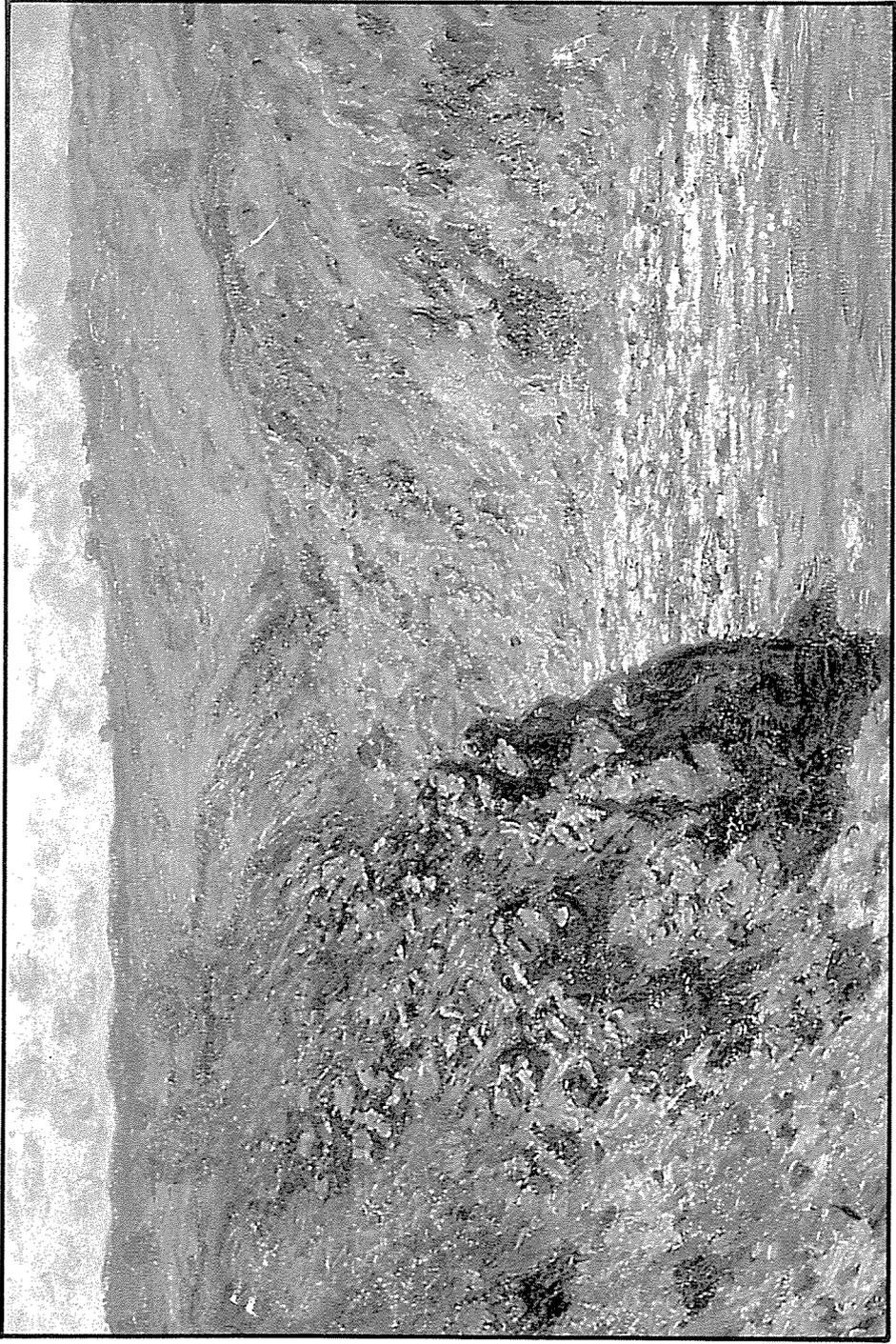
Et le lendemain :

« Je suis dans la joie, la permission inespérée d'ôter les feuilles de mon beau chêne m'a été gracieusement donnée ! C'était une grosse affaire d'amener des échelles assez grandes dans ce ravin. Enfin c'est fait, deux hommes depuis hier y sont occupés... »

C'est ainsi que Monet inversa le sens des saisons. On dit encore qu'incapable de quitter son motif il fit venir sur place, au fond du ravin, le coiffeur du village pour lui couper les cheveux pendant qu'il peignait. On dit aussi - mais n'en croyez pas un mot - qu'en fouillant certains greniers - voire certains « chambras » dans certaines fermes isolées, voire abandonnées – on pourrait découvrir une toile « oubliée » là il y a un siècle exactement.

Ce qui est sûr, c'est que le 18 mai 1889, avant de tourner définitivement le dos au confluent des deux Creuse, Monet, à l'hôtel de la mère Baronnet, roula avec une infinie précaution et rangea au fond d'une grande malle 23 toiles peintes sur place, représentant la vallée de la Creuse à Fresselines, le ravin, les eaux «semblantes » au confluent, le vieux chêne, le pont et le moulin de Vervit, le village de Roche-Blond.

Christian PIROT  
Impressions des bords de Creuse  
Ch.PIROT, éditeur (1990 )



**LES EAUX SEMBLANTES, EFFET DE SOLEIL**

## **LA CORRESPONDANCE DE MONET**

Ce sont soixante neuf lettres que Claude MONET expédie du bureau de poste de FRESSELINES pendant les dix semaines que dure son séjour, la plupart d'entre elles à Alice HOSCHEDE. Elles nous révèlent ses états d'âme, ses difficultés à saisir le pays Creusois... un précieux témoignage.

A Alice Koschédé

Fresselines, samedi 9 mars 1889

Je reçois votre lettre me disant vos ennuis avec les domestiques. Joseph était en effet allé à Vernon, mais il est désolant que cela arrive à un moment où je suis peu en fonds et où je suis absent.

Enfin je vous envoie bien vite deux cents francs ; songez à ce qu'il me reste et soyez prudente.

Je rentre de travailler, mais mal, et j'ai effacé ce que j'ai fait ce matin ; c'était mal pris, mal compris. C'est toujours ainsi au début. Hier, j'ai mieux travaillé.

Avec cela aujourd'hui temps très variable, gris et soleil.

Je suis très bien installé et point du tout gêné par Rollinat qui me laisse libre et seul ; je ne les vois qu'aux repas, mais j'ai du mal à rentrer me coucher de bonne heure : on dîne très tard à sept heures et demie ou huit heures et je ne puis guère partir aussitôt le repas.

Pardonnez-moi de ne pas vous écrire encore bien longuement aujourd'hui.

Voilà qu'il va être midi et il faut m'occuper du départ de votre lettre.

A demain, baisers aux enfants, amitiés à Marthe, pour vous toutes mes pensées, mes tendresses.

Votre Claude.

À Alice Koschedé

(Fresselines), lundi matin (11 mars 1889)

Pas de lettre de vous ce matin, ça n'est pas bien et cela me peine, car hier dimanche vous aviez le temps. Avec cela je suis attristé, ce matin il pleut à ne pas mettre le pied dehors : je vais donc profiter de cela pour écrire quelques lettres, car, quand je travaille, je n'ai guère le temps.

J'ai fait une bonne journée hier, me voilà bien organisé et en train, mes motifs choisis pour le matin et l'après-midi, soleil et temps gris.

Comme je vous l'ai dit, Rollinat a le respect de mon travail et nous ne nous voyons qu'aux repas. Hier soir, dimanche, il y a eu le trente et un avec le curé, le notaire et un châtelain voisin, et j'ai dû me coucher après minuit, ce qui ne m'a pas empêché de me lever à six heures : les autres soirs, nous causons art au coin du feu, et chaque soir Rollinat me chante ou me dit quelque chose.

Si j'ai la chance d'être assez favorisé par le temps, je pense ne rester ici que quinze à vingt jours pour de là aller à Crozant. Écrivez-moi bien longuement surtout et soyez persuadée que je ne cesse de penser à vous.

Je vous envoie mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Et maintenant, j'écris à Petit dont je n'ai aucune nouvelle encore. J'ai donc bien peur que dans ces conditions cela ne marche pas.

Si vous avez connaissance de l'article de Mirbeau, envoyez-le-moi.

Alice Koschedé

Fresselines, lundi 18 mars 1889

J'étais désolé hier de ne pouvoir vous écrire, mais il faisait beau et je me suis attardé au travail arrivant très en retard au déjeuner. Ce matin c'est mon tour de ne pas avoir de lettre de vous, sans doute vous avez été prise par vos invités ou bien je recevrai deux lettres demain, mais comme vous cela m'attriste toujours malgré moi quand je reste un jour sans nouvelles. J'espère pour vous que le départ des domestiques qui a lieu aujourd'hui se passera sans ennui pour vous.

Je travaille toujours beaucoup, sans aucun arrêt ni dérangement aucun. Rollinat craignant de me gêner ne vient jamais près de moi, aussi suis-je chez lui comme à l'auberge, à cela près que j'ai la compensation du charme de sa conversation et, toujours le soir, lectures et concert.

J'ai environ quatorze toiles en train ; ça marche, mais bien piano et avec beaucoup de mal, plus je vais, plus c'est ainsi, je croyais faire ce pays du premier coup ! Ah ! bien oui, c'est d'un difficile inouï.

J'ai reçu ce matin une lettre de Jean datée de Déville hier, il est content, mais comme à vous il me dit être désolé de n'avoir par reçu de nouvelles de Giverny.

J'avais écrit à Van Gogh pour le prier d'expédier mes toiles à Giverny, il me répond très aimablement que l'article de Mirbeau a ramené énormément de monde, qu'il me fait beaucoup de bien. Il me demande de les garder encore à cause de cela, il a rendu une toile et est en marché pour trois autres. Ils doivent bien se mordre les pouces.

Hélas, le temps passe, il me faut vous quitter. A demain, tous mes baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, 19 mars 89

J'ai reçu ce matin vos deux lettres de dimanche et d'hier, elles me désolent, car je prévois bien des ennuis et, avec si peu d'argent, cela est terrible. Méfiez-vous surtout de prendre un ivrogne, c'est la plus terrible chose. Je suis bien anxieux de vous savoir tirée de là. Quant à vos visiteurs, je ne suis nullement surpris, au contraire, et je persiste à redouter une installation à Giverny.

Il pleut ce matin, ça me navre, car j'ai assez de choses en train ici, et il me faut terminer au plus vite pour aller à Crozant ; j'espère du reste qu'il va faire beau tantôt. Je profite de ce mauvais temps pour examiner mes toiles ; hélas ! quelle difficulté et que je suis donc lent à exprimer ce que je veux. J'ai aussi bien des lettres à faire, car il faut que je réveille la mémoire de Petit et de Rodin, car, tant que ça ne sera pas tout à fait décidé, je suis inquiet. Petit peut trouver quelque chose de plus avantageux, quant à Rodin il a tant de connaissances qui peuvent l'influencer. Enfin j'attends impatiemment, mais l'important, la première chose c'est que je travaille et bien. Et je vous assure que je ne perds pas de temps et je suis tant au travail que j'en perds la notion du temps et des jours, et j'avais oublié la naissance de mon Mimi. Je ne puis rien lui envoyer, embrassez-le bien fort pour moi, qu'il soit bien mignon pour vous et qu'il travaille bien surtout.

Baisers à tous et pour vous, ma chérie, toutes mes tendresses, tout moi.

Amitiés à Marthe.

Votre Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, 21 mars (1889)

Hélas, hélas, le temps est de plus en plus mauvais, pluie et vent en tempête. Je rentre mouillé, trempé, sans avoir pu tenir, je suis consterné, car voilà trois jours qu'il en est ainsi, voilà aujourd'hui quinze jours que je suis arrivé ici. Avec les deux jours passés à Paris, je n'ai donc pu travailler que six jours, cela va forcément me retarder, et cette maudite pluie va tout reverdir. Et vous avez beau temps, c'est étonnant. La Creuse se grossit de nouveau et redevient jaune, enfin toutes les calamités ; avec cela rien de Petit. Voilà une journée bien dure à passer et qui m'assombrit bien.

Vous avez bien tort de vous creuser, cessez donc d'avoir de ces inquiétudes.

Mes hôtes sont charmants pour moi, mais vous n'en avez rien à redouter.

Je suis chaque jour plus charmé par Rollinat ; quel véritable artiste, il est bien par moments le plus décourageant qui soit, plein d'amertume et de tristesse, justement parce qu'il est artiste et partant jamais content et toujours malheureux. Je continue à ne le voir qu'aux heures de repas. Les seuls êtres qui font ma société tout le jour sont, outre mon jeune porteur, deux superbes chiens de Rollinat ; ils m'ont pris en amitié. Le matin ils arrivent à l'auberge, grattent à ma porte et ne me quittent pas une minute ; je suis donc bien gardé et personne ne peut s'approcher de moi quand je travaille.

Je me porte à merveille, trop bien même, car on fait bonne chère chez le poète, aussi je dors comme une vraie brute, de onze heures à six heures du matin.

Mes baisers à vous et à tous, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

A Alice Koschédé

Fresselines, Creuse, (22 mars 1889)

Désolation, voilà que ce matin c'est de la neige avec un vent et un froid glacial, quel guignon. Hier soir j'étais un peu content de moi, j'étais parvenu à bien mettre au point deux études, et cela malgré la pluie ou peut être à cause de cela, car c'étaient deux toiles d'aspect sinistre, que je ne pouvais faire comme je le voulais.

Enfin elles venaient mieux et j'étais plein d'espoir pour aujourd'hui mais que faire avec cette neige, qui reste assez pour me gêner et pas assez pour tenter de la faire, et cependant si elle persiste après le déjeuner, je tenterai quelque chose.

Mais que de mal toujours, quelle lutte continuelle.

Je viens de recevoir un mot de Rodin qui doit avoir ce matin la visite de Petit, il me dit qu'il pense que ça va s'arranger, j'espère donc, si toutefois Petit a été exactement au rendez-vous, que je recevrai demain des nouvelles décisives.

J'écris beaucoup de lettres par ce mauvais temps. Je demande à Van Gogh de me rendre compte de ce qu'il a pu vendre, parce qu'au cas où ça aurait bien marché, je n'hésiterais pas à lui demander de l'argent pour vous en envoyer, car je suis très inquiet de vous savoir gênée, surtout dans cette situation, et certes il vaudrait mieux retenter un voyage à Paris, que de rester plus longtemps ainsi. Il faut absolument éviter que Marthe ne se fatigue et ne retombe malade comme l'an dernier.

Vous voyez que je pense à tout, donc si je reçois de bonnes nouvelles, je vous envoie de suite. Je ne puis maintenant me dessaisir du peu d'argent qui me reste et voudrais bien ne pas être obligé de vendre mes actions, je voudrais au moins pouvoir aller ainsi au moins, jusqu'à mon retour, qui hélas par ce temps va forcément être retardé, car sans cela j'aurais déjà pu songer à mon départ d'ici pour Crozant, où il faut que j'aie coûte que coûte ; prenez donc courage.

Et espérons qu'après ces bourrasques j'aurai enfin un temps régulier qui me permettra de travailler plus sûrement et plus rapidement.

N'allez pas vous laisser tomber malade et prenez bien des précautions, au besoin voyez le docteur, car si c'était des fièvres que vous avez, et ça pourrait bien en être après cette série de temps humide et d'inondations, ce serait bien ennuyeux, car c'est souvent terrible à faire passer.

Soignez-vous absolument.

Je vous envoie toutes mes tendresses, tout mon cœur.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

Alice Koschedé

Fresselines, 31 mars 1889

En effet quelle déveine et quelle désolation pour moi de vous savoir toutes ces difficultés sans être près de vous et sans pouvoir au moins vous envoyer d'argent. Aussi demain vais-je écrire à Van Gogh de vous en envoyer un peu en prétextant une chose inattendue.

Pour la location d'une chambre, mon avis est que, si celle que nous avions rue rue Godot est libre, il vous faut absolument la retenir même si elle est un peu plus chère.

Comme je vous le disais hier soir, ça marche beaucoup mieux depuis quelques jours et je commence à croire que je pourrai rapporter de bonnes et curieuses choses. A force de regarder je suis enfin entré dans la nature du pays, je le comprends à présent et vois mieux ce qu'il y a à en faire.

Les dernières choses que j'ai dû entreprendre à cause des changements du temps sont bien mieux que les premières et sans tant de tâtonnement, enfin c'est le résultat de beaucoup d'efforts.

J'ai vingt-trois toiles en train qui, presque toutes, sont intéressantes à terminer, aussi ai-je bien peur d'être forcé de renoncer à Crozant où c'est cependant bien plus beau qu'ici, mais comme je tiens à rentrer pour Pâques, j'ai bien peur de n'avoir que juste le temps de mener à bien une partie des toiles faites ici.

Enfin dans peu de jours je vous dirai cela, car je pense bien à vous et voudrais être près de vous le plus tôt possible.

Puissent ces meilleures nouvelles vous consoler un peu de toutes vos peines, prenez courage et patience.

Recevez tout mon cœur, tout moi, embrassez bien fort tous les enfants et ne m'oubliez pas auprès de la pauvre Marthe.

Votre vieux Claude qui vous aime tendrement.

A Alice Koschedé

Fresselines, 4 avril 1889

Hélas le temps devient de plus en plus mauvais, et ce matin il pleut et vente tellement qu'il ne m'a pas été possible de tenir. Du reste je suis obligé de prendre quelques précautions, car à force d'humidité et les pieds dans la boue j'ai pincé un mal de gorge qui me gêne, aussi serais-je bien aise que vous m'envoyiez sans retard un remède pour cela ; n'allez pas me croire malade, ce n'est rien et ça ne m'empêche pas de travailler. Donc avec ce sacré temps par trop sinistre alors, on avance lentement et je suis terrifié en regardant mes toiles de les voir si sombres ; avec cela plusieurs sont sans aucun ciel. Ça va être une série lugubre. J'en ai bien quelques-unes par soleil, mais depuis si longtemps qu'elles sont commencées j'ai bien peur que le jour où il y aura enfin du soleil je trouve mes effets bien transformés. D'un autre côté cette pluie terrible en ce moment va faire monter la Creuse et bien la changer de couleur, enfin je vis dans des transes continuelles, et il faudra me considérer bien heureux si je puis mener à bien le quart des toiles commencées, car j'ai absolument renoncé à Crozant malgré tous mes regrets ; ce sera pour une autre fois.

Je reçois ce matin ce nouveau mot de Kamman, il y a donc encore un peu d'espoir, mais il serait grand temps d'être fixé une fois pour toutes. A propos, j'avais toujours oublié de vous dire que Rodin consent à me faire le buste de Michel, cet été il viendra à Giverny le commencer, mais comme il est très long, il sera obligé de le terminer à Paris et pour cela il faudra que nous trouvions le moyen de l'y conduire pour quelques jours.

Je vous envoie mes pensées et tout mon cœur. Amitiés à Marthe, baisers aux enfants.  
Votre Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, vendredi 5 (avril 1889)

Ah non, je n'ai pas pu travailler hier, quel temps. J'ai tenté à plusieurs reprises d'y aller, mais n'ai réussi qu'à me faire mouiller : ça n'est pas de chance. Aujourd'hui il fait maudais encore et très froid, mais plus possible, et ce que je craignais est arrivé, la Creuse a grossi et est toute jaune, ce qui va m'empêcher de travailler à certaines toiles pendant plusieurs jours.

A part cela, je vais mieux, le mal de gorge a disparu, heureusement, car plus gravement atteint j'aurais quand même travaillé.

Naturellement j'ai passé la journée d'hier avec Rollinat, qui m'a chanté et joué du piano tout le temps ; quel artiste extraordinaire ! Vous l'entendrez j'espère un jour et serez surprise et charmée, j'en suis sûr. Du reste, il faut vous attendre à ce que je vous ressasse les oreilles de cet homme étonnant et bon.

Le soir, hier, le curé est venu ainsi qu'un homme cultivateur instruit et intelligent. Il y a eu répétition des cantiques et chants de la première communion et le traditionnel trente et un, thé et galette, enfin je vous assure qu'en dehors du travail je n'ai pas le temps de m'ennuyer, mais n'en pense pas moins à vous et souhaite ardemment le jour du retour.

A propos, je voulais vous demander ce qu'il faudrait à peu près d'étoffes pour le divan de l'atelier, il y a ici de la véritable limousine. Ne croyez-vous pas que cela ferait très bien. Il y a chez Rollinat une portière comme ça c'est très joli.

Mais voilà l'heure du déjeuner. A demain. Toutes mes tendresses et baisers pour vous et les enfants, amitiés à Marthe.

Votre Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, 6 avril (1889)

Je suis désespéré ce matin, c'est encore la pluie à flots, il n'y a ni volonté ni courage qui tienne, que faire ? Tout change à vue d'œil, les eaux grossissent. J'ai terriblement peur de ne pouvoir m'en tirer et suis d'une humeur, et bien prêt à être tout à fait découragé. Jamais je n'ai eu une telle persistance de mauvais temps. Hier j'avais pu un peu travailler malgré tout, mais devant cette pluie battante je désespère.

Je reçois vos deux lettres, celle d'hier et celle d'avant-hier deux heures, avec les paquets. Merci bien, il ne faut pas vous tourmenter ainsi, du reste il n'y paraît plus.

Ce qui m'énrage, c'est que si je persiste à travailler, si cela devient possible, cela va me retarder, et je voudrais tant rentrer pour Pâques. Jean m'a écrit qu'il aurait ses huit jours de congé à partir du Mercredi saint. Je voudrais bien qu'il demande au colonel de ne les prendre que le dimanche de Pâques jusqu'au suivant, autrement il se pourrait fort que je ne puisse le voir. Parlez-lui-en, car je suis tanné d'écrire, et s'il le fallait je pourrais écrire que j'envoie tout promener et que j'arrive. Cela va dépendre du temps.

Vous seriez bien aimable de m'envoyer une photographie de Belle-Isle, mon portrait de Poly, grand et petit, pour Rollinat. Puis répondez-moi pour le canapé ; si vous croyez que ça aille, il faudrait le faire faire de suite, je vous enverrai la limousine.

La pluie a l'air de se calmer, je vais tenter de travailler.

Baisers aux enfants, amitiés à Marthe, à vous toutes mes pensées, tout moi.

Votre Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, dimanche 7 avril 1889

Toujours cet horrible temps, mais je suis là et il me faut en sortir, je travaille donc quand même entre deux averses et même sous la pluie, et sans me vanter il me faut un fier courage. J'ai une main si gercée, si crevassée par la pluie et le froid qu'il a fait, que j'ai dû prendre le parti de m'enduire un gant de glycérine et je le garde jour et nuit. Je m'étais promis d'assister à la messe ce matin, mais ma foi, le temps étant à peu près possible, j'ai mieux aimé travailler, j'irai dimanche prochain aux Rameaux. Du reste hier, Rollinat a répété à l'église et j'y suis allé. C'était superbe et la joie du curé était curieuse, il disait que nulle part il n'y avait de messes chantées comme cela. On devrait déjeuner chez lui ce matin, mais sa vieille servante étant très malade, c'est lui qui viendra dîner ce soir chez Rollinat. Chaque fois qu'il chante c'est un événement dans le pays et des bourgeois arrivent des environs. Aussi l'auberge est bouleversée aujourd'hui. A demain, voilà la messe finie, je cours à la soupe, mais hélas il pleut de plus belle, quel guignon, comme je me tourmente. Je vous envoie tout mon cœur dans mes baisers. Embrassez bien les enfants pour moi, mes amitiés à Marthe.

Votre Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, lundi 8 avril 1889

Toujours même temps sombre et pluvieux. J'espère cependant faire une meilleure journée aujourd'hui. Je voudrais du temps sombre mais pas à ce point ; ce qui me gêne beaucoup, c'est que tout étant mouillé devient encore plus sombre et je n'ose transformer toutes mes toiles, parce que, la pluie finissant enfin il me faudrait les remettre comme elles étaient. Encore tout cela ne serait rien si je faisais ce que je veux, mais je suis si long à finir quelque chose, et j'ai tant de peine. Je ne voudrais pas vous désoler, mais il y a des moments où je trouve cela si mauvais que j'ai peur d'avoir fait un voyage inutile. Je n'ai personne qui me puisse remonter dans ces moments-là ; Rollinat n'est jamais venu près de moi quand je peins et ne veut voir mes toiles que lorsque j'aurai fini ; du reste, je le crois un peu fermé à la peinture, dans laquelle il ne voit et n'aime que les choses de fantaisie et d'étrangeté.

Il voit ma peine et le mal que je me donne, et tous deux en chœur nous lamentons sur les difficultés de notre art.

A ce propos lisez donc de préférence *Les Nerroses*, c'est bien plus lui.

Je crois que vous avez raison pour le canapé, faites-le bien vite faire avec les rideaux de la salle et faites venir des échantillons pour les remplacer.

A demain, et de meilleures nouvelles, il faut espérer.

Il y a eu hier un mois que je suis ici et n'ai certes pas perdu mon temps.

Souhaitons que les derniers jours me soient plus profitables. Je vous envoie toutes mes tendresses, tout moi, amitié à Marthe, baisers à tous.

Votre Claude.

A Berthe Morisot

Fresselines, Creuse

Chère Madame,

Comme vous le voyez, me voici encore dans un pays perdu et aux prises avec les difficultés d'un pays nouveau.

C'est superbe ici, d'une sauvagerie terrible qui me rappelle Belle-Île. J'y suis venu en excursion avec des amis et j'ai été si émerveillé que m'y voici depuis un bon mois. Je croyais que j'allais y faire des choses étonnantes, mais hélas, plus je vais, plus j'ai de mal à rendre ce que je voudrais; avec cela, un temps épouvantable, de la pluie chaque jour et un froid terrible; aussi me faut-il un fameux courage pour persister, mais puisque j'y suis, il faut aller jusqu'au bout. J'espère que de votre côté vous avez un temps plus clément et plus favorable; j'espère aussi que vous allez nous rapporter quantité de jolies choses.

C'est ici que j'ai reçu votre aimable lettre qui m'a fait bien plaisir, et j'ai été bien heureux d'apprendre que M. Manet se trouvait bien de son séjour à Nice.

Je serai très heureux d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre que vous êtes toujours satisfait sous ce rapport.

Je ne compte rentrer que vers la fin du mois, je compte bien sur votre promesse de venir à Giverny à votre retour, peut-être qu'alors il fera enfin beau.

Toutes mes amitiés pour vous et M. Manet.

Votre dévoué ami Claude Monet.

Alice Koschedé

Fresselines, lundi 12 avril 1889

Voici d'abord la lettre que je reçois personnellement de Petit. C'est donc chose faite. Je lui réponds que j'accepte ses conditions. Quant au travail, hélas, un jour je suis plein d'espoir et d'ardeur, et le suivant c'est l'aplatissement complet, et c'est ainsi aujourd'hui : je viens de rentrer crotté, mouillé ; c'est un temps épouvantable par lequel il est impossible de bien travailler. J'en ferais plus en huit jours d'un temps un peu régulier, et pendant cela tout change, pousse et verdit à vue d'œil et ce sont de continuelles modifications sans avancer. Je suis dans un état d'énervement et d'inquiétude atroce, c'est déjà si difficile quand on a le temps souhaité.

Hier je me croyais sauvé, il faisait très beau soleil, et je m'étais courageusement remis à mes toiles par soleil, que je considérais comme perdues, j'étais emballé faisant les changements voulus, et puis, crac, ce terrible ouragan qui continue encore maintenant.

Ah ! Je me fais bien du mauvais sang.

Quant à mes soirées, elles se passent très agréablement, je suis toujours enchanté de mes hôtes qui sont très bien pour moi, Rollinat toujours charmant à son piano et par son extraordinaire conversation. En ce moment c'est la confection des chants pour dimanche.

Ne vous mettez pas martel en tête au sujet de sa femme qui est très aimable et obligeante. Je ne suis qu'à vous et ne serai jamais qu'à vous.

La limousine partira sans doute lundi, faites donc faire le nécessaire pour que ce soit fait pour mon retour.

Je vous envoie toutes mes tendresses, tout moi. Amitié à Marthe, baisers aux enfants.

Votre Claude.

A Alice Koschédé

Fresselines, lundi 15 avril 1889

Enfin voilà, je crois, le beau temps du soleil et je suis en pleine fièvre de travail, les toiles par soleil vont sans doute prendre le dessus. Hier, la matinée comme la journée de la veille a été ignoble ; l'après-midi j'ai beaucoup travaillé. Je n'ai pu vous écrire hier à cause de cette messe qui a fini à midi et demi. C'était vraiment très beau et le prône du curé très épatant avec les remerciements aux grands artistes, etc.

Je vous écris bien à la hâte, car je veux faire une bonne journée et, d'ici quelques jours, je vous fixerai sur mon retour qui certainement aura lieu dans le courant de la semaine prochaine, il m'est impossible de dire encore le jour.

Je vais m'occuper de la limousine.

Baisers à tous.

A vous mon cœur.

Votre Claude.

J'ai écrit hier au colonel.

A Alice Koschedé

Fresselines, 17 avril 1889

Vous avez eu bien des ennuis, mais enfin vous êtes de retour et c'est passé, tandis que moi je suis dans un état de découragement complet à tout foutre à la rivière ; je ne voulais pas vous écrire tant je suis désolé, puis je me décide, vous me remontrerez et cela console de dire sa peine.

Bref, très mauvaise journée hier, et ce matin pire encore ; une toile qui aurait pu être très bien est complètement perdue et j'ai grand-peur pour d'autres. Le temps est du reste assommant, un vent terriblement froid, ce dont je me moquerais bien, si au moins j'avais mon effet, mais c'est sans discontinuer des nuages et du soleil, ce qui est pour moi la pire des choses, surtout pour finir : mais ce qui me désole bien plus, c'est que, par cette sécheresse, la Creuse baisse à vue d'œil, qu'en baissant elle change tellement de couleur qu'elle transforme tout ce qui l'entourne. Bref, à des places où l'eau courait en torrents verts on voit le fond tout brun. Je suis désespéré, je ne sais que faire, car ce temps aride va durer. Pas une toile n'est possible dans l'état actuel, je comptais sur ces derniers jours pour en sauver bon nombre, abandonner c'est perdre tous mes efforts et lutter m'effraie, car je suis à bout et ai hâte de revenir.

Avec cela cette lettre de Petit à qui du reste je réponds que je ne pourrai être prêt pour juin, ça me semble impossible avec ce que j'ai à faire, les cadres, etc.

Conseillez-moi, consolez-moi.

Toutes mes pensées, tout moi, baisers à tous.

Votre Claude.

Alice Koschédé

Fresselines, vendredi midi 19 avril 1889

J'ai une minute, il fait un temps magnifique, mais qui j'en ai peur ne durera pas, car il fait trop chaud. Je suis vanné mais content. Je suis levé depuis cinq heures et m'étais couché à une heure du matin ; il y avait office du soir hier, Rollinat y chantant, on n'a pu dîner qu'à près de dix heures et justement il y avait plusieurs amis d'invités ; j'avais reçu des homards et des pousse-pieds de Belle-Ile, ç'a été une vraie noce.

J'ai quitté tout le monde à minuit et demi.

Je compte faire une bonne journée et vous écrire plus longuement demain, si je peux. Jean doit être bien content d'être à Giverny, et je ferai tout pour venir avant la fin de son congé.

Je suis très peiné de savoir Jacques malade juste au moment des vacances.

En hâte baisers à tous, amitiés à Marthe, faites-lui tous mes souhaits et surtout meilleure santé, à vous mes pensées, tout moi.

Votre Claude.

A Alice Koschedé

(Fresselines), mardi 23 avril (1889)

J'ai eu une rude panique hier, j'ai cru que j'allais être malade. Je vous avais dit combien j'étais las, puis en allant retravailler je me suis senti si mal, étourdi, courbaturé, que j'ai dû lâcher, aller demander un bouillon chez Rollinat et venir me mettre au lit. J'ai dû attraper un chaud et froid, ou bien un lumbago, car j'ai des douleurs dans les reins, surtout quand je tousse, crache ou me mouche, puis mal au épaules et à la nuque. Ne vous alarmez pas, après une bonne nuit et une grasse matinée je me sens mieux. Je vous donne tous ces détails pour que vous m'envoyiez de suite un remède, car comme il faut coûte que coûte que je travaille, ça ne peut disparaître tout seul, car il y a grande fatigue.

Le temps est passable quoique variable, surtout ne vous inquiétez pas.

J'ai reçu la lettre de Jean et suis bien aise de savoir que tous sont heureux et s'amuse, à demain et à bientôt, baisers à tous, amitiés à Marthe.

A vous tout mon pauvre moi, mes constantes pensées.

Votre Claude.

Vous auriez mieux fait de ne pas faire faire de volants au canapé et d'aplisser l'étoffe simplement, voyez donc ça si c'est temps encore.

Alice Koschedé

Fresselines, 24 avril 89

Me voici au repos forcé, le temps redevenu atroce, il pleut à torrents, aussi je reste dans ma chambre, je n'ai pas envie dans l'état où je suis d'aller sérieusement attraper du mal, mais cela ne m'empêche pas de me faire du mauvais sang, car si cela devait durer, toutes mes toiles seraient perdues ; c'est à peine si actuellement j'en ai quatre ou cinq de possibles, je n'ai jamais eu pareille déveine, car depuis le commencement, dès que j'ai eu des toiles qui commençaient à marcher, survenait le mauvais temps et en peu de jours, tout étant changé, il m'a fallu faire des transformations, cela encore ces derniers jours, car tout pousse terriblement, mais si la pluie persistait, il m'y faudrait bien renoncer, mais avec quel chagrin, vous le devinez, car je n'aurai qu'un mois devant moi à Giverny pour faire autre chose.

Je ne vais pas plus mal, mais ces douleurs des reins me gênent beaucoup. Je me suis frictionné, j'ai bu des choses chaudes avant de me coucher, mais rien n'y fait : j'espère que cette journée de repos me fera du bien et qu'avec ce que vous m'envoyez il n'y paraîtra plus et si demain il veut faire beau, je m'y remettrai courageusement.

Les Rollinat sont absents aujourd'hui, ils vont déjeuner et passer la journée chez le docteur de la contrée ; j'étais invité mais ai naturellement refusé, mais demain je suis obligé de déjeuner chez un M. de la Celle, le châtelain de Fresselines, heureusement cela ne me dérangera pas trop.

Quant au retour, à moins que le mauvais temps persiste, auquel cas j'envierai tout promener, vous pouvez compter sur moi pour samedi en huit, c'est ma dernière limite ; fasse le ciel que d'ici là je sois enfin un peu favorisé par le temps.

Je vois que la présence de votre neveu n'a pas été une régalaide et le comprends du reste ; ce pauvre garçon devait être ahuri de cette vie naturelle, lui qui a été habitué à tout ce qui est faux et seulement chic.

Je vois que la présence de votre neveu n'a pas été une régalaide et le comprends du reste ; ce pauvre garçon devait être ahuri de cette vie naturelle, lui qui a été habitué à tout ce qui est faux et seulement chic.

Je voudrais bien savoir ce qu'en pensent Baby et Michel. Ce que vous me dites du charme de Giverny en ce moment me navre, car c'eût été mon désir de le peindre au printemps après la sévérité de la Creuse.

Ecrivez-moi longuement, j'ai grand besoin de force et de courage ; baisers à tous, amitiés à Marthe ; à vous, ma chérie, tout mon cœur, mes pensées, tout moi.

Votre Claude

A Geffroy

Fresselines, 24 avril 1889

Cher ami, je suis navré, presque découragé et fatigué au point d'en être un peu malade. Je n'arrive à rien de bon, et malgré votre confiance, j'ai bien peur que tous ces efforts n'aboutissent à rien ! Jamais je n'ai eu pareille déveine avec le temps ! jamais trois jours favorables de suite, de sorte que je suis obligé à des transformations continuelles, car tout pousse et verdit. Moi qui rêvais de peindre la Creuse comme nous l'avions vue !

Bref, à force de transformations, je suis la nature sans la pouvoir saisir ; et puis cette rivière qui baisse, remonte, un jour verte, puis jaune, tantôt à sec, et qui demain sera un torrent après la terrible pluie qui tombe en ce moment ! Enfin, je suis dans une grande inquiétude. Ecrivez-moi, j'ai grand besoin de réconfortant et vous comprenez que ce n'est pas Rollinat qui me remontera ! Lorsque je lui dis mes inquiétudes, il ne peut que surenchérir, et puis s'il sait les difficultés de son art, il ne se rend pas compte du mal qu'il faut me donner pour faire ce que je fais, il ne voit dans la peinture que le côté étrange !

Enfin je vais mieux grâce à deux Ulinsi que je me suis mis dans le dos et un peu aussi au repos forcé que j'ai dû prendre pendant ces deux jours passés. Je n'ai pu vous écrire hier et vous envoie une dépêche qui vous rassurera. J'avais tenté de travailler hier matin entre deux averses et j'ai dû rentrer trempé, n'ayant que le temps de me changer pour aller déjeuner au château de la Celle. Pensant bien du reste avoir le temps de vous écrire en redenant, mais, outre les Rollinat et moi, il y avait le curé et un autre abbé et un fils de M. de la Celle ; c'était un vrai festin qui s'est prolongé fort tard, si bien qu'en rentrant la poste était fermée. Cela m'a donc un peu reposé et empêché de trop me ronger le sang ; mais la veille, quelle journée épouvantable, impossible de mettre le pied dehors et je me suis mis à regarder mes toiles tout le jour. Tout cela aurait pu être si bien, sans ce sacré temps qui ne m'a jamais permis de travailler trois jours de suite sans un intervalle de huit jours. Sans quoi je serais près de vous et content.

Bref, comme je venais de vous écrire avant-hier, Rollinat est arrivé avec le docteur chez qui ils allaient pour la journée et qui les venait chercher ; le docteur prétendait que je ferais bien d'aller avec eux, que ce que j'avais n'était qu'un excès de fatigue et un froid que j'avais gagné, m'ordonnant un Ulinsi. J'ai refusé l'invitation espérant travailler ne fût-ce que peu, mais cela a été impossible.

Hier il y a eu de l'orage, de la grêle, etc., mais voilà le temps plus calme aujourd'hui et plus de pluie, je viens de bien travailler et de presque finir une toile, est-elle bonne ou non ? Je n'en sais rien.

J'espère faire une bonne journée bien qu'il me soit impossible de travailler à bien des toiles, tout étant si mouillé et forcé de ton, et puis la Creuse a tellement grossi et jauni, heureusement qu'elle se retire et s'éclaircit aussi vite qu'elle monte.

La lettre de votre neveu est bien amusante. En effet il a dû en raconter, mais s'est-il amusé comme il le dit ?

Merci de vos bonnes lignes et de vos médicaments que j'ai commencé de prendre, car tout en étant mieux, je sens encore quelque chose et j'ai besoin de toutes mes forces pour terminer. Enfin j'ai la nostalgie de Giverny et me voudrais près de vous, mais vous savez comme je suis, j'ai aussi la volonté de me sortir victorieusement de mes toiles, de là dépendra pour moi le succès ; de tous côtés je reçois des lettres, on me dit être sûr des merveilles que je vais rapporter.

Hélas, pourvu que ce soit pas une déception. Donnez-moi du courage et à bientôt.

Baisers à tous, à la gracieuse Suzanne, la charmante Blanche, la gentille Germaine, à mes chers petits ainsi qu'à Jacques, mes amitiés à la si séduisante Marthe. Et à vous, ma chérie, tout mon cœur, tout moi et surtout courage et encore un peu de patience.

Votre vieux, bien vieux Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, 3 mai (1889)

Temps superbe, il est dix heures, je rentre de travailler et je profite d'un moment de répit pour vous griffonner quelques lignes. Aujourd'hui à cause de la Creuse jaune, je ne puis aller à certains motifs, mais demain elle sera verte et je me rattraperai.

Je suis levé depuis quatre heures et demie et ai travaillé à trois toiles.

Avec quelle joie j'ai vu ce beau temps, mais aussi quelle déception en arrivant à un motif où je n'avais pu aller depuis trois semaines. Que de changements, et le soleil se reflétant dans l'eau en paillettes de diamants. J'ai failli y renoncer, car c'est aveuglant, mais c'était navrant d'abandonner toute une série, et, ma foi, je m'y suis fait et si j'ai trois ou quatre jours comme cela je serai sauvé.

Hier j'ai beaucoup travaillé des pochades et à une ou deux anciennes. Enfin je me donne bien du mal, malgré la déveine, car je les ai toutes. Ce matin en passant devant un motif où je n'ai pu aller depuis longtemps, j'ai vu tous mes arbres coupés et des fagots à ma place même ; encore un de fini forcément.

Je reçois une lettre de Van Gogh, il me communique celle de sa maison de Londres que je ne puis vous envoyer, car il me la redemande. Aucune vente, mais très bon accueil du public et éloges de toute la presse anglaise. La lettre contient des traductions d'articles où il est dit que je suis actuellement le vrai héros de l'art. Il y a justement à Londres une exposition d'impressionnistes anglais, dont Sargent ; tous sont abîmés par les journaux, moi seul suis regardé avec bienveillance et sympathie. En somme, c'est une très bonne chose.

J'ai vu par Le Figaro que la vente Secretan aura lieu en juin, bonne affaire, ça me donnera plus de temps.

Je vous quitte, j'ai à préparer mes nombreux paquets de toiles pour tantôt et j'ai prié qu'on déjeune plus tôt pour faire une fameuse journée. Pourvu que le beau soleil dure, j'aperçois quelques nuages de ma fenêtre.

Baisers à tous et à vous, ma chérie, à bientôt, amitié à Marthe.

Votre Claude.

A Alice Koschédé

Fresselines, lundi 6 mai (1889)

Il est écrit que tous les efforts que je fais seront inutiles. Le temps est redevenu horrible, l'orage a duré toute la nuit, pluie torrentielle, et ce matin tout, tout est vert, la Creuse déborde et est comme de la boue, il faut me résigner et perdre tout cela, ne croyez pas qu'une fois revenu je trouverai mes toiles bien, ça n'est pas possible.

J'espère toujours pouvoir travailler trois ou quatre jours à quelques mêmes toiles, il n'y a pas moyen d'avoir cela. Je vais me préparer à partir ces jour-ci bien navré sans doute, car jamais cela ne m'était arrivé encore.

Fort heureusement je viens d'être avisé par Petit que la vente Secretan devait avoir lieu le 20 juin, nous n'aurions que le 20 juillet. Je viens d'aller faire une grande pochade de mon pauvre chêne avec la Creuse jaune, vous vous rendrez compte par là des rages et des difficultés que j'ai eues.

Enfin, il n'y a plus de volonté qui tienne. Je vais essayer de terminer deux ou trois choses médiocres et deux couchers de soleil, et puis en route pour Giverny où j'espère bien trouver des consolations.

Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous mon pauvre moi, toutes mes pensées.

Votre Claude.

Il va vous arriver une pièce de vin blanc qu'il faudra faire chercher de suite.

A Alice Koschédé

mercredi 8 mai 1889, Fresselines

Il fait assez beau aujourd'hui mais terriblement chaud, aussi je vous plains bien si vous êtes à Paris. Fier malgré encore de l'orage, j'ai pu assez bien travailler et étant donné la situation suis assez content (relativement, bien entendu).

Je vais tenter d'offrir au propriétaire de mon vieux chêne de payer cinquante francs pour faire enlever toutes les feuilles dudit arbre, sans quoi je ne puis et j'ai cinq toiles où il est, dont trois où il joue tout le rôle, mais j'ai peur d'un échec, car c'est un richard peu aimable et qui, déjà, avait voulu m'empêcher d'aller dans un pré à lui, et ce n'est que grâce à l'intervention du curé que j'ai pu continuer à y aller. Enfin là seul est le salut pour ces toiles.

A bientôt, samedi ou dimanche. Il n'y aurait de retard, un ou deux jours, que si je voyais que ça marche admirablement et que ce soit d'une utilité certaine, sans quoi à dimanche sans arrêt à Paris.

Baiser à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.

Votre Claude.

Alice Koschedé

Fresselines, jeudi 9 mai 1889

Je suis dans la joie, la permission inespérée d'ôter les feuilles de mon beau chêne m'a été gracieusement donnée ! C'était une grosse affaire d'amener des échelles assez grandes dans ce ravin. Enfin c'est fait, deux hommes depuis hier y sont occupés. N'est-ce pas un comble de finir un paysage d'hiver à cette époque.

Malheureusement il fait un temps gris, un temps gris délicieux, comme il m'en aurait fallu il y a un mois.

Aujourd'hui j'ai fort peu de toiles où je puisse travailler, la rivière étant encore un peu trouble. En revanche, cette pochade commencée il y a trois jours après l'orage et la Creuse jaune sera peut-être ma meilleure chose, ayant pu y travailler trois jours de suite. Bref, je suis plus content, prenez patience, je resterai deux ou trois jours de plus et rapporterai peut-être des choses pas mal quand même. Il y en a huit ou dix de sauvées. Je suis bien aise de vous savoir revenue de Paris, vous devez en effet y avoir bien souffert.

Durant vous a-t-il dit avoir reçu ma lettre, il ne m'a pas répondu.

Baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout mon cœur.

Votre Claude.

A Alice Koschedé

Fresselines, dimanche 3 heures 12 mai 1889

Il pleut malheureusement, pour peu de temps j'espère, et je pense vous écrire ma dernière ou avant-dernière lettre, un télégramme vous fixera.

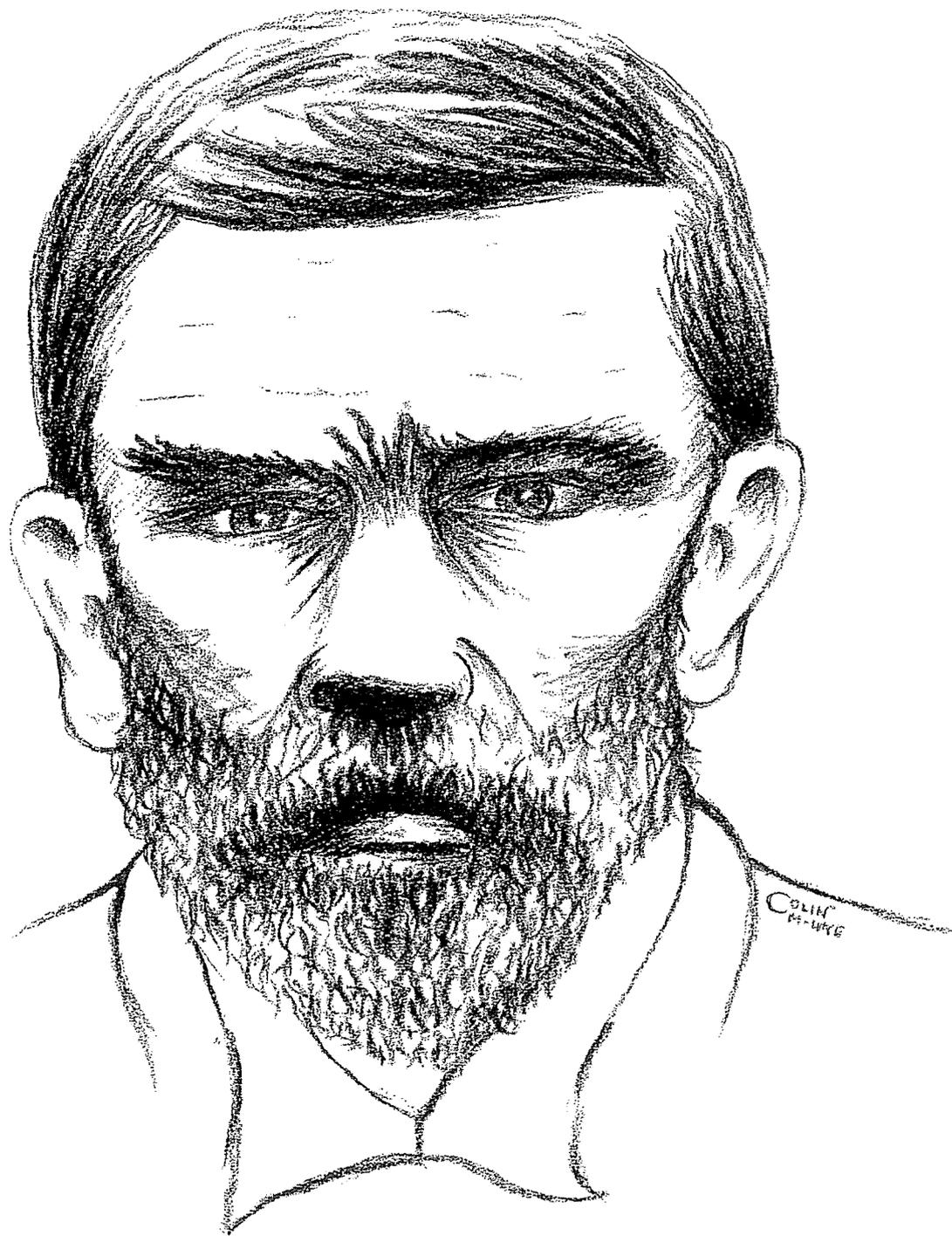
Hier j'ai pu travailler à onze toiles, ce qui ne m'est jamais arrivé. Levé à quatre heures et demie, je rentrais à huit heures du soir, mais c'était une journée rare, hélas, jamais suivie d'une seconde, la déveine me poursuit jusqu'au bout. Jamais une journée d'apparence belle sans orage, quelle ténacité il me faut pour persister. Quand je songe à Giverny où je voudrais tant être, qui doit être si beau, j'ai peur de ce que je fais, ça me semble terrible et épouvantable, enfin il me tarde de voir tout cela loin d'ici.

J'ai reçu votre dépêche à laquelle je n'ai pas répondu pensant qu'on avait pu remédier au mal. Dites à Brandin de s'inquiéter d'avoir du terreau bien consommé, il en faut absolument pour les semis à faire, puis du fumier, le père Douville en doit.

Quant à vos ennuis d'argent, il ne m'est plus possible de vous rien envoyer et je suis désolé que ce soit toujours et toujours de même.

A bientôt, je vais voir le temps, quoique le tonnerre gronde ferme. Ecrivez-moi jusqu'à avis contraire, baisers à tous, amitiés à Marthe, à vous tout moi.

Votre Claude.



PORTRAIT DE GUSTAVE GEFFROY PAR MARIE LINE COLIN

## **EN GUISE DE CONCLUSION**

« Ces impressions de l'hiver qui finit, du printemps qui va recommencer, ce sont celles qui ont été fixées par Claude Monet en ces images ténébreuses, d'une richesse sourde, du village et du moulin de Vervit, enfouis au creux d'un ravin ; au-dessus des eaux de plomb et d'argent, où s'approfondit le bleu et le gris du ciel ; du bloc de terre où affleure le granit, tout rosé de bruyère et verdi d'antiques fougères ; du remous des eaux qui se brisent et courent autour des promontoires des collines ; du vieil arbre qui étend ses branches squelettiques au-dessus des rapides... Toute cette nature est là, avec la tristesse et le songe qu'elles suggèrent, si bien pareille chez le peintre et chez le poète. L'âme de Rollinat flotte à jamais sur ces eaux, sur ces pierres, en même temps qu'y règne l'esprit visionnaire de Monet. »

Gustave GEFROY  
Monet, sa vie, son œuvre, 1922.

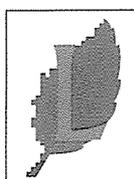
A FRESSELINES, découvrez « le site Claude MONET », une promenade d'une heure environ sur les rives de la Petite et de la Grande Creuse, par des sentiers en sous-bois, du hameau de Puy-Guillon où séjourna Maurice ROLLINAT à son arrivée en Creuse jusqu'au Confluent, motif des premières « séries » de Claude MONET, et par Confolent jusqu'à la place de l'église où résidait le maître de l'impressionnisme.

Remerciements à : Amédée CARRIAT  
Mary Mc DONNELL  
Christian PIROT  
Gaston THIERY

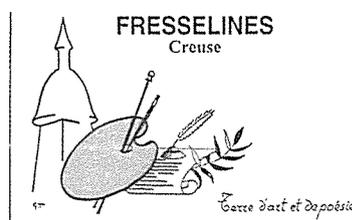
COMMUNAUTÉ EUROPÉENNE



Fonds Européen  
de Développement Régional (FEDER)



LIMOUSIN  
CONSEIL REGIONAL



Conception : Mairie de FRESSELINES (juin 2000)